



AMBIVALENCES

HYBRIDE LITTÉRAIRE : NOUVELLES, MICROFICTIONS

Juin 2021 - 36.530 mots

Elise Levinson

« Excusez-moi, je mélange tout. Je me mélange les pinceaux mais je ne sais pas faire autrement, c'est peut-être pas plus mal aussi, de tout mélanger. Si on doit attendre de faire les choses les unes après les autres... on n'a pas trop de temps, non plus ! »

Adieu Berthe, Denis Podalydès

« Une lumière ici requiert une ombre là-bas. »

Virginia Woolf

Entre le rêve et la réalité, entre les souvenirs et les choses souhaitées, la plume court sur le papier, et je l'exhorte à y piéger d'introspectives vagues. Parce qu'ainsi va l'envie, et qu'il ne peut en être autrement, je fais coexister la douceur et la colère foulée, refoulée, le ressac de la vie. Je tisse des liens serrés, j'expose des rencontres assumées, entre les différents, entre les différends. Lecteur, lectrice, bienvenue dans le tumulte des fonds et des surfaces, bienvenue dans la nuance, dans toutes ces ambivalences, qui nous jettent malgré nous sur des lignes de crêtes.

Sommaire

la chaise vide -----	4
parenthèse en chambre 13 -----	5
sortir de la danse -----	13
le psy, ou le divorce -----	15
le haricot d'or -----	22
la joueuse de flûte -----	25
la tarte aux abricots -----	26
la honte des nuages -----	29
tu dances dans ta tête -----	31
cafard du soir, espoir -----	32
la fête est finie -----	34
je vais te confier un secret... -----	35
nous sommes demain -----	36
l'âge de ses traumatismes -----	38
belle et suffocante nature -----	44
comme un con -----	45
ce quelque chose qu'on n'oublie pas -----	53
une place pleine d'amour et d'oiseaux rieurs -----	55
une fenêtre ouverte sur la campagne -----	56
prise au piège -----	57
retenir le cri -----	62
point de bascule -----	63
les pleins et les creux de la vague -----	65
sur le banc -----	67
une nuit blanche avec toi -----	71
retrouver le sens -----	72
comme un cri qui résonne à mes oreilles -----	85
balade en bord de mer -----	86
extraire l'honteuse souffrance -----	90
il lui suffirait -----	91
sortir du cadre -----	92
les ongles vernis de rouge -----	93
un (si) long voyage -----	96

derrière le nuage -----	97
fortuite rencontre -----	98
le gâteau de tante Odette -----	99
toute une lignée en trois mots compressée -----	101
le petit goût sucré du parmentier de mon enfance -----	103
moins une -----	107
sous la surface -----	109
fenêtre ouverte sur un déclin -----	110
faussement fragile -----	113
comme un bleu -----	114
sur le chemin de l'être -----	117
avant – pendant – après -----	118

la chaise vide

C'est une chaise vide, métallique, haute, devant une maison vide, délabrée, volets clos. Je ne peux m'empêcher de me demander qui pourrait être assis là. On est au bord d'une route, au milieu d'une des grandes plaines arides des USA. Le vent se lève, le temps menace.

J'imagine une femme blonde, les cheveux en bataille et le cœur en pétard, le maquillage défait et l'air de dire : « Tu veux ma photo ? » Elle lève le menton et replace le vêtement qui glisse sur son épaule. La vie qui vous abîme, elle sait.

J'imagine un gamin fier, cheveux ras, pistolet à la main et l'air de dire : « Prends garde à toi, ne t'approche pas. » Il agite son arme pour me dire de partir, il est jeune, mais les épreuves qui font grandir trop vite, il connaît.

J'imagine un vieux type usé, la barbe longue, les ongles sales et l'air de dire : « Si seulement j'avais eu le courage de partir... ». Les mains dans la terre, les coups de reins des bestiaux, le soleil qui cogne derrière la tête, il a donné.

Mais sur la chaise il n'y a personne, je n'entends que le souffle du vent sur les graviers, le souffle du vent dans les herbes sèches qui me dit : « Passe ton chemin, mais n'oublie pas ».

parenthèse en chambre 13

Patrice loge au deuxième étage de l'hôtel, chambre 13. Tandis qu'il quitte la salle du petit-déjeuner, il repense à la voix féminine du documentaire de la veille expliquant qu'aux États-Unis, les hôtels n'ont pas de chambre 13. Il ne pensait pas les Américains superstitieux. Passant le seuil, il s'étonne de ne pas l'être lui-même. « Avec toutes les peurs que je me trimballe, étrange que je ne craigne ni les chats noirs ni les échelles... » Il aimerait mieux ça que la peur du noir, peur enfantine et humiliante pour un homme de son âge, peur invouable qui lui empêche toute rencontre amoureuse. Le scénario si souvent échafaudé se forme à nouveau dans son esprit : une femme nue à ses côtés dans son lit trop étroit, fatiguée du dîner aux bougies chauffe-plat, du mousseux bon marché entamé sur le canapé Conforama du salon et de quelques ébats très certainement médiocres, le visage tourné vers les rideaux lourds de la fenêtre, et lui de se demander, les yeux écarquillés sur le plafond triste de sa chambre, s'il préférerait passer une nuit blanche d'autant plus longue que la femme, elle, n'a certainement pas l'intention de lui faire la conversation jusqu'au petit matin, ou subir l'humiliation d'avoir à allumer devant elle la veilleuse qui lui sert de seule compagne depuis l'âge de cinq ans. Ou alors faudrait-il qu'il attende qu'elle s'endorme pour allumer la veilleuse ? Mais alors, comment être certain qu'elle ne se réveillera pas pendant la manœuvre, et s'il réussissait son coup, qu'elle ne se réveillerait pas avant lui le lendemain matin, découvrant l'objet de la honte et riant de lui intérieurement avant de partir pour toujours en lui laissant un mot de mépris ou pire, un mot de pitié ou pire encore, pas de mot du tout. « A quoi tient la solitude d'une vie », pense Patrice en chassant d'un revers de main l'élucubration tellement enrichie au fil du temps de détails réalistes et embarrassants, qu'il finit par se demander s'il ne s'agit pas d'un véritable souvenir.

Il préfère perdre son regard derrière la vitre, et le poser sur la vaste étendue blanche de la plage. L'océan va et vient jusqu'au rivage, dévoile et masque tour à tour un sable beige qui marque une limite franche avec la neige poudreuse et presque immaculée qui remonte jusqu'au muret de pierres qui protège les hautes maisons et bas immeubles de ce bord de mer. La plage est déserte à l'exception de deux silhouettes sombres qui se découpent en contre-jour sur sa gauche. Un homme, ou une femme, couvert d'un

parapluie, se tient, jambes légèrement écartées, à côté d'un enfant, et l'on imagine l'incrédulité dans ces regards perdus sur l'horizon incertain. Patrice compte laisser passer la journée au rythme de cette immensité ouatée, ralenti par les médicaments et le silence qu'impose la neige. Il s'allonge et allume la télévision, zappe sans regarder, monte le son sans écouter, ses pupilles se dilatent toutes seules, il s'endort.

Une mélodie accompagne son réveil. Elle provient du couloir. La chambre est sombre, la nuit est sur le point de tomber, Patrice réalise que la journée entière est passée, il s'assoit sur le lit et aperçoit au dehors la lumière orangée des réverbères du bord de mer. Il allume la lampe de chevet et tend l'oreille.

« J'ai deux amouuuurs, mon pays et Pariiis ». La voix féminine monte un peu trop haut. La volonté de trop bien faire, sans doute. Patrice enfile sa veste et sort de la chambre, longe le couloir. La musique s'intensifie à mesure qu'il descend l'escalier et traverse le hall. Il s'avance vers la salle du restaurant, à chaque nouveau pas son corps devient un peu plus fébrile, pesant et nerveux à la fois, il entend mais ne voit pas encore, s'avance à nouveau, et c'est là qu'elle se présente à lui, sur cette scène improvisée, face à un public distrait, discutant, un verre à la main, balayé par des spots rose et blancs juste un peu trop violents, mais soudain il ne voit plus qu'elle, la femme qui chante, jeune, très jeune, grande, la tête haute, la peau claire et la robe blanche, elle ondule comme un paysage de neige au souffle du vent. Chacune des plumes sur sa tête, sur sa poitrine, est une épine de pin qui se courbe sous le poids des flocons, chacun des diamants sous ses yeux est une perle d'eau naissant aux premiers rayons du soleil, et le satin de ses gants la surface brillante d'un lac gelé.

Patrice reste figé, et une fraction de seconde suffit pour que la musique s'arrête, que le public applaudisse mollement et quitte la salle, que la jeune femme ôte son chapeau haut de plumes et le range avec précaution dans un grand carton rond, qu'elle vienne vers lui, perçoive son trouble et qu'ils se retrouvent assis côte-à-côte, un verre à la main, tandis que le serveur de l'hôtel abaisse le rideau du bar en pensant qu'il s'occupera demain de laver et ranger ces verres qu'ils mettront probablement du temps à finir.

« Tu connais Joséphine Baker ? »

Elle dit ces mots comme si la réponse ne pouvait être que positive, mais si ce nom lui évoque quelque chose, il est bien incapable d'y associer un visage, et encore moins une date tant sa confusion est grande.

« Je n'ai jamais eu la chance de la rencontrer... »

Elle le regarde tout d'abord sans comprendre, puis a un rire enfantin, innocent, ce rire qu'ont seules les jeunes filles de province.

« Bien sûr que tu ne l'as jamais rencontrée, elle est morte en 1975 ! »

Patrice aime la spontanéité qui a porté cette phrase jusqu'à lui. Cette conversation lui apparaît absurde et enthousiasmante à la fois, la rencontre de deux pensées jusque-là parallèles, vouées à poursuivre leurs routes sans jamais se croiser, qu'un ensemble de circonstances aussi rares qu'inexplicables avaient perturbées dans leurs trajectoires pour que les choses en arrivent là, ces mots posés sur cette table d'hôtel, des mots de mondes et de générations si différentes, comme un phénomène paranormal qui pourrait requérir l'attention des centres de recherche les plus en pointe.

« J'avais déjà 10 ans en 1975...

- Ah. On ne dirait pas. »

Le regard en coin haut-dessus de la paille qui s'agite, désespérément vide, dans le liquide rouge qui remplit encore beaucoup trop le verre qu'elle tient dans sa main gauche, elle semble lasse tout à coup.

« On va faire un tour ? » lance-t-elle spontanée, soudain posant et oubliant ce verre qui avait bien peu d'importance. Il se lève sans réfléchir, elle se lève aussi, il n'arrive pas à lui donner un âge, vingt ans, vingt-cinq, peut-être vingt-six, certainement pas plus. Ils traversent le hall, elle lui attrape la main, le tire en souriant, elle veut aller plus vite, elle ne porte que sa robe et il se dit que c'est de la folie, un coup à attraper la pneumonie, et il ne dit rien, il ne veut pas être le vieux ronchon qui la ferait fuir sans se retourner, il aime qu'elle coure devant lui en le regardant. Ils avancent et bientôt le sable et la neige sous leurs pieds remplacent les graviers, il faut lutter pour avancer encore, il peine tandis que

sa jeunesse la porte, et elle s'éloigne, un peu, juste ce qu'il faut pour que sa chair précise devienne sa silhouette précise, et dans cette juste distance, soudain, il a envie de le dire, de l'avouer pour s'en libérer, c'est le moment et l'endroit, la concordance des temps, de son passé d'enfant et de son présent d'adulte, le dire sans qu'elle l'entende.

« J'ai peur du noir », murmure-t-il, persuadé que ses mots s'envoleront comme des flocons pris dans le tourbillon d'un vent de nuit avant d'atteindre ses oreilles. Mais elle se retourne, elle le regarde, penche la tête de côté.

« Je t'ai entendu ! dit-elle distinctement en plantant ses yeux dans les siens. J'ai une très bonne oreille. »

Il s'arrête net, pris par l'effroi que suscite en lui cette réponse. Mais il se trompe. Elle sourit et ses dents sont aussi blanches que sa robe, et elle lui fait un signe de la main.

« Moi j'ai peur des chats. Allez viens ! »

Elle se retourne face à la mer, et il ne voit plus que ses cheveux remués par le vent, et sa robe blanche vient se fondre dans la neige et dans le sable, elle est sa vision éphémère, elle est là juste pour lui, émanation fugace d'un moment à nul autre pareil, où les lois de la nature traversent un furtif et délicieux chaos, une perturbation dérisoire et pourtant si violente à l'immuable ordre des choses. Elle est sa jeune mariée d'un soir offerte par la mer, les paillettes de sa robe scintillent et flottent, et sont autant d'invitations fragiles à la rejoindre, à se laisser hypnotiser par elle, toucher, caresser par son souffle. Patrice rêve et imagine ses doigts courir le long de chacune de ces paillettes, remonter le long de ce corps frêle et tonique à la fois, venir réchauffer chaque centimètre carré de cette peau qui ose braver le froid, serrer contre lui cette apparition inespérée et si vivante.

Elle l'attend et se tourne vers lui, s'approche d'un pas, prend ses mains dans les siennes, et il les sent douces et chaudes, et il s'étonne qu'elle ne ressente pas le froid, lui qui se sent transi des pieds à la tête, ou peut-être est-ce plutôt l'émotion.

« Je rêve d'aller chanter et danser à New York, c'est là que Joséphine Baker a commencé. »

Il se demande comment les jeunes filles de son âge peuvent encore rêver d'aller chanter et danser à New York, et combien il y a là-bas de pâles copies de Joséphine Baker. Mais elle, ce n'est pas pareil, ça ne peut pas être pareil. Il ferme les yeux et l'imagine, applaudie par la foule en délire dans une grande salle sombre, puis nue dans la baignoire trop grande d'une chambre de luxe, un verre de Champagne à la main, et son visage sur des affiches gigantesques à travers toute la ville...

Ils restent sur cette plage un long moment, les fenêtres des chambres de l'hôtel s'éteignent peu à peu derrière eux. Il n'en doute pas, c'est la fin de quelque chose, la fin d'un temps de sa vie qu'il ne reverra plus, et cette fin mérite d'être savourée. Il prend le temps du constat, s'en irrigue le cerveau et chacune de ses pensées, les enduit de cette certitude rassurante que demain sera un autre jour, que rien ne sera plus jamais comme avant, que tout est désormais possible. Il ne souffrira plus, ne portera plus son corps et ses limites comme autant de fardeaux. L'ardoise est effacée. Le radeau des naufragés a trouvé navire à accoster. Il appose sur le souvenir de son état antérieur une nostalgie de bon goût, cela se fait de ne pas renier qui l'on était, mais il jubile intérieurement d'être convaincu si fortement, si pleinement, d'être une nouvelle personne et d'échapper enfin au marasme dans lequel il baignait. C'en est presque trop facile, pense-t-il, se peut-il qu'un événement d'apparence si futile le sauve si soudainement d'eaux aussi troubles que celles-ci, et lui fasse voir tout, absolument tout, tellement différemment ? la jeune femme ne lui laisse pas le temps du doute. Le sauvetage se poursuit.

« Tu m'invites dans ta chambre ? Je n'ai pas tellement envie de rentrer toute seule chez moi, si tard, avec toute cette neige... »

Il hésite pourtant. Malgré les fantasmes qui l'habitent, il ne comprend pas bien le couple qu'ils pourraient former. Baker, New York, la passion immature, l'innocence rêveuse, les paillettes, les plumes, les regards appuyés, tout cela est tellement loin de sa vie à lui, tellement loin de ce qu'il est devenu. Mais elle lui fait des yeux auxquels il lui est impossible de résister, et puis qu'a-t-il à perdre ? Sa nouvelle vie n'a-t-elle pas déjà commencé ? Alors il pose son bras sur son épaule et ils s'en retournent ensemble.

Dans le hall de l'hôtel, tout est éteint à l'exception des lumières de secours au-dessus de chaque porte, qui condamnent le lieu à l'ambiance glauque d'une boîte de nuit désertée, et Patrice voit la magie du moment s'envoler, remplacée par la crainte autant que le malaise. Il ne va pas savoir faire, avoir les bons gestes, avoir les mots qu'une femme veut entendre dans ces circonstances. Il voudrait renoncer mais elle a déjà repris ses affaires dans la salle du restaurant, et monte les escaliers devant lui avec une aisance qu'il n'aurait pas crue possible avec une telle robe.

« C'est au deuxième étage », dit-il en se raclant la gorge. Il cherche un prétexte mais n'en trouve aucun, son esprit cavale en tous sens mais ne trouve rien de bon. Dernière marche, il tente un trait d'humour pour détendre son atmosphère.

« Tu n'es pas superstitieuse, j'espère ?

- Pourquoi ?
- On m'a donné la chambre 13... »

Elle sourit.

- « Chouette, j'adore la chambre 13 », et Patrice se demande si elle parle des chambres 13 en général, ou de cette chambre 13 en particulier.
- Tu connais la chambre 13 de cet hôtel ?
- Tu sais, je connais toutes les chambres de cet hôtel... »

Il n'est pas sûr de comprendre. Il reste là, les bras ballants dans ce couloir lugubre, et il se sent vulnérable et pris au piège comme un poisson dans son filet, enserré par les fils de l'absurde et de la faiblesse. D'un mouvement précis, elle arrache la clé de sa main et l'introduit dans la serrure en le regardant comme si elle avait caché une grosse surprise derrière la porte, puis s'engouffre dans la chambre, insensible à sa passivité, peut-être même un peu satisfaite de son effet. Lui tente de rassembler ses esprits. Ce qui se passe dans cet hôtel reste probablement dans cet hôtel. Ce qui se passe dans la chambre 13 reste probablement dans la chambre 13. Et ce qui s'est passé sur la plage peut rester sur la plage. Il ne va pas s'éterniser dans ce couloir, et encore moins essayer de lui expliquer qu'il n'avait pas compris, elle rirait de lui, mais bien sûr, comment une fille comme elle peut-elle se retrouver à passer une nuit avec un type comme lui, si ce n'est pour la plus vieille raison du monde. Lui grisonnant, bedonnant et déprimé, obligé de s'exiler dans un hôtel pour trouver un peu de compagnie, et ne dénichant que quelques

sourires polis de petit-déjeuner, et ça, une relation de carton-pâte comme un décor de cinéma, ressemblant mais bien factice. Il s'en veut d'avoir pensé que la joie et la simplicité pouvaient entrer comme ça dans sa vie, sans autre effort que l'attente et l'entretien apathique d'un espoir de plus en plus fragile. Non, bien sûr, rien ne pouvait vraiment changer aussi facilement. Si la neige pouvait recouvrir tout un paysage en une nuit seulement, dessous, tout était bien identique, l'évolution n'était que de surface, on assistait plutôt à la mise en suspens d'une situation inexorable, que les rayons du soleil allaient bientôt faire de nouveau apparaître, et dans quelques années cette parenthèse enchantée ne serait plus qu'un très brumeux souvenir.

« Prends ce qui vient, mon vieux, et estime-toi heureux », pense-t-il en franchissant le pas de la porte.

Le lendemain, la salle des petits-déjeuners a retrouvé son allure habituelle. La lumière franche du jour traverse à nouveau les hautes fenêtres aux rebords parsemés de plantes vertes minuscules. Les nappes sont de nouveau blanches et repassées, le pli bien droit placé au centre de la table gêne, comme la veille, la tenue des verres à pied. Assis à la table qu'il considère comme « la sienne » depuis son arrivée, Patrice étale du miel sur ses biscottes. Ce matin, elles ne cessent de se briser, et il se demande si cela tient à elles, ou à la fébrilité de son mouvement. Il n'ose pas lever la tête et saluer les autres hôtes autour de lui, comme si ce qui s'était passé cette nuit entre les murs de la chambre 13 était écrit en grand sur la peau de son front, comme si, s'il ouvrait la bouche pour dire quoique ce fût, ce serait cet aveu et lui seulement qui s'en échapperait. Il se concentre sur ses biscottes, dépose une goutte de miel sur chacune des brisures avant de les porter à sa bouche, et il se dit que cela n'a pas le même goût que de croquer dans une tartine entière, pourtant ce sont les mêmes biscottes, mais non, cela n'a pas le même goût, et il se dit que quand il aura terminé, s'il a le courage de terminer cette mascarade des biscottes, quand il remontera dans la chambre 13, elle ne sera plus là. Elle aura rassemblé ses affaires, longé le couloir et descendu l'escalier, elle aura traversé le hall sans que personne ne la remarque, trop occupés qu'ils sont tous aux affaires de cette nouvelle matinée, et il ne restera plus d'elle que ce parfum léger de la femme encore si jeune, si décidée, naviguant entre l'innocence et la triste réalité avec une déconcertante facilité. Il se demande si elle aura emporté avec elle les trois billets de cinquante euros qu'il a posés sur le guéridon de la chambre avant de descendre déjeuner. Bien sûr qu'elle

les aura emportés. Il ne vaut pas New York, il ne la vaut pas elle, mais il aimerait tant qu'elle les y ait laissés.

Il retarde la fin de son petit-déjeuner. Les autres convives quittent peu à peu leurs tables. Il reprend un café, resterait bien là encore un moment. Mais il faut laisser le personnel débarrasser. Le temps suspendu est bel et bien terminé. On l'invite à quitter la pièce. Il n'a pas le courage de sortir, d'affronter le froid, la neige et encore moins la plage de la veille. Il remonte dans sa chambre, effectivement elle n'est plus là, effectivement les billets non plus. « Je vais peut-être devenir superstitieux, finalement », pense-t-il comme s'il s'agissait de quelque chose que l'on décrète. Il s'assoit sur le rebord du lit, tout à sa honte, incapable de trouver la moindre satisfaction ni autodérision dans le souvenir de cette nuit. Il lui semble que la neige commence à fondre sur la plage, elle est plus luisante, presque ruisselante. D'ici quelques heures, pense-t-il, le paysage de ma vie aura repris son apparence habituelle.

sortir de la danse

Sous la douche, l'eau chaude lui rougit la peau. Son esprit vagabonde et le savon glisse sous ses doigts. Elle souffle. Une bulle se forme, elle a des reflets bleus. L'appartement est baigné de silence. Un calme qui, en d'autres circonstances, lui paraîtrait suspect. Une insomnie de plus qu'elle comble de plaisirs futiles. Déboucher une bouteille de Champagne qu'elle n'entame même pas ; vider l'effervescente substance dans le lavabo et tapoter la mousse du bout de ses doigts. Elle reprend le chemin de ses pensées et constate, une fois encore, comme il est triste que le feu se soit éteint en elle.

Elle aime la nuit, unique moment où elle peut ressentir, furtivement, que quelque chose y est encore en vie. Un désir qui résiste, malgré tout, aux bruits des heurts et des coups. Elle aime ouvrir la fenêtre et regarder au loin s'élever les arbres au-dessus des immeubles. Cette forêt de banlieue où elle ne va jamais et qu'elle s'imagine peuplée des réponses aux questions qu'elle ne se pose plus.

Elle croque dans une truffe, la ganache moelleuse est une douceur trop sucrée qu'elle recrache aussitôt. Ce n'est pas de ce désir-là dont il s'agit. Son désir, elle ne sait plus le nommer. Le rêver non plus. Quand elle se concentre en ces nuits de silence, il lui vient parfois des images de voyages, loin, l'Australie peut-être, une plage brûlante, l'océan, et puis elle se ravise. Stupide vision. Futile fuite en avant piétinée par tous les soiffards en mal d'aventures, revenus aussi bredouilles qu'ils étaient partis. Juste quelques rides en plus. L'oubli vrai, pas celui, passager, qui dure le temps que dure le divertissement, ne s'achète pas comme un billet d'avion. Celui qui la laissera en paix avec son passé est bien plus difficile à apprivoiser.

Elle allume une bougie avec une allumette, et une cigarette avec la bougie. Elle aimerait oublier la débâcle dans laquelle cette relation l'a emportée. L'entraînement joyeux puis morbide des allers et des retours, des sauts périlleux, des suspensions et des chutes brutales d'une ronde dansante dont on ne s'échappe pas. Emportée par les mains qui vous tiennent, vous poussent, laissant comme seul espoir que la musique cesse et suspende dans l'air les bras trop pressants comme elle suspend ses notes.

Mais la musique de la vie ne s'arrête jamais seule. Et parce que partir un temps ne change rien, il faut fermer la porte et partir pour de bon, sortir de la danse comme le danseur épuisé, la nuit, cesse enfin de tourner.

le psy, ou le divorce

Hier, j'ai eu soixante ans, et personne ne m'a souhaité mon anniversaire. Même pas ma femme. Même pas mon fils. Mes salariés n'en parlons pas. Tous des ingrats, des rustres, tous des cons. Alors ce matin je suis de sale humeur, et cette petite fouine de Delaunay en rajoute une couche. Il croit qu'il m'impressionne, peut-être, du haut de son mètre cinquante ? Je suis sûr qu'il a fait exprès de le planquer sous ma pile de dossiers, son foutu rapport, juste pour se donner l'impression d'avoir de la répartie. « Il est sur votre bureau depuis hier soir 20h », et gnagnagna... Merde alors, c'est qui le patron ? Ils me sortent par les yeux, tous, là, avec leurs petites vies, leurs petits crédits, leurs petites vengeances. Aucune ambition.

Toute cette journée m'énerve, et le soir, je rentre nerveux, je passe à table. Céline a préparé des lasagnes, mais pas des lasagnes normales, elles sont aux légumes. Elle a décidé que je mangeais trop de viande. Que je mangeais trop tout court. C'est pas terrible, ses lasagnes aux légumes. Elle me regarde, elle a l'air contrarié. Elle nous sert du vin, en boit une gorgée et me sort comme ça, de but en blanc :

« Jean-Luc, c'est le psy, ou le divorce. »

Je m'étrangle.

« Le psy pour toi, j'entends. Pas la thérapie de couple. Tu sais, il n'y a pas que les fous qui consultent. Tu travailles trop, tu es stressé, et tu es devenu invivable. Tu dois te faire aider ».

Je n'ai pas besoin d'aide, j'ai besoin qu'on me fiche la paix, qu'ils me lâchent la grappe, elle, Delaunay et tous les autres. Elle se lève de table, elle ne débarrasse rien. Elle part se mettre au lit en me laissant une couette et un oreiller sur le canapé. Bonjour l'ambiance.

Cette nuit-là je dors très mal. Le lendemain, quand je me lève, elle est déjà partie, et il y a un post-it sur la porte du frigo : « Dr Jakowski, 12 rue des Églantines, 01 45 23... »

Je prends rendez-vous.

C'est comme ça que je me retrouve, une semaine plus tard, assis devant un grand type très maigre qui tripote un stylo avec minutie du bout de ses interminables doigts, dans une pièce haute comme deux qui ressemble davantage à une bibliothèque qu'à un cabinet médical.

« Dites-moi ce qui vous amène ici ».

Sauf votre respect, je ne l'ai pas choisi. J'explique l'ultimatum de ma chère et tendre, que je n'ai pas du tout envie de me retrouver seul, ou dépossédé, « mais que les choses soient claires, le problème ce n'est pas moi, le problème c'est les autres. »

Il ne dit rien. D'ailleurs, il ne dit plus rien de toute la séance. Cent balles de l'heure, vous parlez d'une arnaque. Pendant qu'il y en a qui essayent de sauver ce qui reste de ce pays... Passons. À dix-neuf heures tapantes il me dit que c'est terminé pour aujourd'hui, et que « ça serait bien qu'on se revoie ». Tu m'étonnes.

« Vous me laissez repartir comme ça ? Vous ne trouvez pas que c'est un peu facile ? » Ça m'agace sa désinvolture. Il doit trouver que j'ai un peu raison, parce qu'il me donne son analyse. C'est quand même dingue d'avoir à réclamer pour que les gens fassent leur boulot. Il me dit :

« Vous n'avez pas besoin d'être aussi exigeant avec vous-même », et il m'ouvre la porte pour que je sorte.

Je descends l'escalier et je me retrouve sur le trottoir. Il est bondé, un type me rentre dedans, je n'ai pas le temps de réagir qu'il est déjà loin. Je me demande si j'ai bien entendu. Oui, il a dit « exigeant avec vous-même ». Il n'a pas dit « avec les autres ».

Je prends rendez-vous pour la semaine suivante.

« Dans la vie, il y a deux catégories de personnes : les perfectionnistes, et ceux qui ont une chance d'être heureux. Racontez-moi l'un de vos échecs ». C'est comme ça que commence notre seconde entrevue. Sauf que ce n'est pas moi qui suis perfectionniste, ce sont les autres qui ont un poil dans la main, ou qui sont bons à rien. J'arrive cinq minutes en retard en réunion ? Ce n'est pas la mer à boire ! Il y a des fautes d'orthographe dans le rapport d'activité ? C'est le fond qui compte avant tout, non ? Mon rejeton repique sa seconde ? Ça arrive à tout le monde d'avoir un moment de faiblesse... Et bla bla bla. Ce qu'il y a, c'est qu'on a construit des générations d'assistés et de fainéants. Quand on fait quelque chose, on le fait bien, point barre. Je parle, je parle, et je vois bien que Jakowski, il n'en a rien à faire de ce que je raconte. Il insiste.

« Racontez-moi l'un de vos échecs ».

C'est énervant ce ton condescendant, mais au prix de la séance... Ok, je joue le jeu, un échec, je cherche, il y a bien eu quelques résultats pas terribles à l'école de commerce, mais c'était un moment où j'avais décidé de m'intéresser davantage aux courbes des filles qu'aux courbes des histogrammes. J'ai quand même empoché mon diplôme haut la main, alors de là à parler d'un échec... Je cherche, je vous assure, mais non, vraiment, je ne vois pas, je ne veux pas me vanter, mais j'ai réussi tout ce que j'ai entrepris ! Je dirige une boîte de cent-vingt salariés, 3,7 points de croissance l'an dernier, j'ai plus d'argent sur mon compte – sur *mes* comptes – chaque année que la majorité des français en une vie, un fils à HEC et une femme qui me prépare des lasagnes aux courgettes parce qu'elle craint pour mon cœur, franchement, qu'est-ce que vous voyez de raté là-dedans ? Ça fait sourire le psy. Le coup des lasagnes, sans doute.

« Intéressant. Et en plus, vous avez de l'humour ».

Il note un truc dans son carnet, puis il le referme, il enlève ses lunettes, il les place dans la poche de sa veste, il se penche vers moi et il me dit droit dans les yeux :

« Je vais vous donner un petit travail à faire d'ici la semaine prochaine. J'aimerais que vous viviez un échec. Vous vous débrouillez comme vous voulez. »

Sans tarder, je prends le truc comme un challenge. Faut pas me chauffer très longtemps pour me faire relever des défis. J'ai une semaine devant moi, largement le temps de trouver une bonne idée et de la mettre en œuvre.

Le premier jour, je fais une liste des possibilités. Je pourrais aller passer une journée sur la côte et faire un stage de planche à voile. Je déteste la mer, je ne suis plus sportif pour un sou, je passerais certainement la journée entière le dos cassé et les fesses en l'air, infoutu de lever ma voile. Je pourrais passer un examen en ligne dans une matière que je ne maîtrise pas du tout, genre... la botanique. Je pourrais rouler à deux cents sur l'autoroute et perdre mon permis, insulter l'agent par-dessus le marché. Etc., etc.

Le deuxième jour, Delaunay me prend la tête avec ses délires de petit chef, je ne vois pas la journée passer et rentre exténué.

Le troisième jour, je reprends ma liste et je trouve toutes mes idées complètement nulles. Trop facile, trop banal, ou trop dangereux. Je peux trouver mieux, plus grand. Je veux vraiment bien rater.

Le quatrième jour, je trouve l'exercice beaucoup moins amusant, je passe un tour.

Le cinquième jour, je demande son avis à mon pote Guy, il se fiche de moi. Je suis vexé.

Le sixième jour je me dis que c'est trop tard.

Le septième jour je retourne voir Jakowski, je m'assois en face de lui et je lui dis :

« Je préfère être franc, je n'ai pas réussi à échouer. »

Il me regarde par-dessus ses lunettes pendant quoi, facile dix secondes. C'est long comme un jour sans pain. Il a l'œil narquois et un sourire au coin des lèvres.

« Très bien », il me dit.

- Comment ça, très bien ?! »

J'explique que je n'ai pas fait ce qu'il m'a demandé et il trouve ça très bien ?

« J'ai raté, je vous dis ! J'ai échoué dans les grandes largeurs ! »

Et là je réalise ma connerie. Ok, donc tout ceci n'était qu'un piège et je suis tombé dans le panneau à pieds joints. Je n'ai pas réussi à échouer, donc j'ai échoué, donc j'ai réussi l'exercice. J'ai le sang qui commence à bouillir, vous savez, s'il y a bien quelque chose que je ne supporte pas, c'est qu'on se foute de moi. Il joue avec mes nerfs, le Jakowski, et moi ça ne m'amuse pas, mais alors pas du tout. J'ai la rage, je lui balancerais volontiers ses bouquins par la fenêtre, je maudis ma femme et ses idées de bonnes femmes, mais où est-ce qu'elle vous a dégoté, hein ? Vous êtes un incapable, et pervers par-dessus le marché, c'est moche de traiter les gens comme ça, vous êtes comme mon père, tiens, un manipulateur, prêt à tout pour qu'on satisfasse vos lubies de dégénéré ! Je me lève et je fais les cent pas dans le cabinet, la pièce me semble tellement étroite, j'étouffe, je m'en vais ouvrir la fenêtre, Jakowski me suis des yeux et note quelque chose en même temps, je crie, mais ça ne va pas mieux, je l'insulte lui et j'insulte mon père, je lui hurle que c'est tant mieux s'il est mort, mais ça ne va pas mieux, je transpire, j'ai toujours aussi chaud, j'ai encore plus chaud, je déboutonne le haut de ma chemise, j'interpelle le psy, il ne me répond pas, je tourne, je tourne, je me rassois, en sueur, épuisé.

« Votre père est mort, donc. Si vous le voulez bien, nous en parlerons la semaine prochaine. »

C'était en 1973, le pétrole était à dix-huit dollars le baril, j'avais 18 ans et je m'apprêtais à passer mon bac. Ça intéresse le psy, alors je lui raconte comment ça s'est passé. La crise cardiaque pendant un déplacement professionnel, l'hôpital qui appelle à la maison

au beau milieu de la nuit, maman en robe de chambre au volant de la voiture et moi à côté d'elle en train de lutter contre le sommeil, les trois cents kilomètres qu'on a fait en moins de deux heures, papa qui était déjà raide quand on est arrivé, le coup de chaud que ça m'a fait, puis le soulagement qu'il soit mort, puis la culpabilité du soulagement.

« Votre père travaillait beaucoup. »

Il était VRP dans une grosse boîte de tuyauterie. Il était sur les routes presque toute l'année, c'était le meilleur élément de son entreprise.

« Et après ça, vous avez entamé des études de commerce. »

Je ne vois pas le rapport, comment ça, après ça ? Je ne sais pas si c'est la chaleur encore une fois, ou la fatigue, tout à coup je suis largué je ne vois plus où il veut en venir, le Jakowski.

« Vous étiez comment, juste avant ? Avant la mort de votre père. Vous étiez quel genre de jeune homme ? De quoi rêviez-vous ? Concentrez-vous, je crois que c'est important. »

J'ai la tête qui tourne, et un début de migraine, ça cogne derrière mes yeux, j'ai pas le courage d'aller ouvrir la fenêtre. Je ne vois pas pourquoi c'est important, je vois flou, j'ai du mal à me souvenir, j'ai beau me concentrer, non, je ne vois pas comment j'étais avant, « juste avant ». Trou noir, aucune image, pourquoi ça ne me revient pas ? Quand est-ce que je me suis souvenu de cette période pour la dernière fois ? Je me revois enfant, mais à 16, 17, 18 ans je portais quoi ? Je lisais quoi ? Je faisais quoi de mes journées ?

Je me dis que c'est un petit passage à vide, rien de grave, un peu de tension. Je me frotte le visage avec la paume de mes mains, Jakowski me tend un verre d'eau, je respire un grand coup, je me lève, je marche un peu, je me rassois, je ferme les yeux, et c'est là que ça remonte d'un coup.

Je me balade dans les rues de Paris. L'air est frais contre ma peau, je porte une veste en cuir qui me descend jusqu'à mi-cuisses. Avec moi il y a Thierry, Isabelle et Bruno.

Isabelle est nue sous son pull. Elle a les cheveux lâchés. Elle fredonne Brassens, « les imbéciles heureux qui sont nés quelque part »... On parle littérature et communisme. Environnement. On va prendre un café dans le bistrot près du lycée. Le patron s'appelle Jean-Luc, comme moi. Il a l'âge de mon père. Dans nos gestes et dans nos mots, il y a comme une urgence à faire autrement. On parle beaucoup, on parle tout le temps. On rêve à plein. De l'Afrique, des grands espaces. Nos rêves sont colorés et musicaux. Bowie pourrait être notre grand frère. Nos rêves sont sérieux. Nous, on changera le monde. On ne boira pas du pétrole mais du cuba libre. On n'aura plus de religion. On fera voler en éclats toutes les conventions.

Ce jeune que je vois, ce n'est pas moi, c'est quelqu'un d'autre, coincé dans une vie passée, oublié. J'ai passé mon bac, j'ai serré les dents, j'ai refusé de faire honte à mon père, et de rencontre en rencontre, de projet en gratification, j'ai changé.

Je laisse un billet de cent sur la table basse de Jakowski et lui sers la main. Quand je me retrouve sur le trottoir, l'air me caresse le visage et soulève mes cheveux, et je me redresse.

C'était il y a presque deux ans. Depuis, j'ai revu le Docteur Jakowski chaque semaine, j'ai vendu mon entreprise et pris des engagements associatifs. J'ai parlé à mon fils, et j'ai demandé le divorce. Ça aura été le psy et le divorce, et le commencement d'un autrement.

le haricot d'or

Dans une grande pièce neutre, il n'y a rien qu'eux, une table, et leur histoire.

Elle attend de lui davantage d'attentions. Des preuves de son amour, qu'il soit aux petits soins pour elle. Elle lui en veut, lui dit avec colère, mais elle a dans la voix cette mélancolie des gens qui pensent qu'il n'y a pas de solution. Il faut qu'il lui montre qu'il l'aime, mais elle sait que les gens ne changent pas. Les efforts ne durent pas, et les fleurs finissent toujours par faner.

Debout face à elle, il entend sa colère mais peine à la comprendre. N'est-ce qu'une histoire de petites choses ? Quelle importance ont les mots doux, les cadeaux, à côté de l'amour qu'il a pour elle ?

Ils sont seuls dans cette grande pièce blanche. Il est immobile, elle gesticule, hausse les bras et le ton pour donner du poids à son argument. Ça la fatigue, elle se calme, marque une pause.

Il se produit alors sous ses yeux quelque chose qu'elle ne pourra jamais raconter à personne. Quelque chose que l'on ne croit que dans les films, parce qu'on est d'accord pour croire, parce que ce n'est pas la vraie vie. Quelque chose que l'on peut à peine imaginer et qu'on ne peut pas vivre.

C'est un mouvement étrange, qui l'a pris tout à coup, un mouvement de rejet vers l'avant. Il se penche. Elle ne voit plus son visage. Il place ses mains devant sa bouche et il en sort, comme du plus profond de lui-même, une énorme masse luisante. Elle n'en revient pas. Que vient-il de se produire ? C'est quoi, ce truc qui a la taille d'un ballon de baudruche ? Il lui tend simplement l'étrange objet.

« C'est mon amour pour toi », dit-il. Ahurie, elle le saisit.

« C'est lourd. Comment tu vis avec quand c'est... en toi ? »

Elle n'en revient pas d'avoir prononcé ces mots.

« Je ne le sens pas. Même parfois, je sens qu'il me rend plus léger. J'ai l'impression qu'il me fait flotter. »

Elle observe la chose, cette chose qu'il dit être son amour pour elle. Si c'est vrai, son amour est beau, c'est indéniable. Elle a dans les mains une grosse masse brillante et dorée, dont la forme ressemble à celle d'un haricot. Ses courbes sont d'une douceur extrême. Sa surface est parfaitement lisse, de sorte qu'en se penchant un peu, elle peut voir son visage se refléter dedans.

Le gros haricot d'or commence à lui peser. Elle le pose à sa droite, sur la table. Il la regarde faire. Elle voit maintenant dans ses yeux, comme elle a pu sentir tout à l'heure entre ses mains, la force de son amour pour elle. Il a dans le regard une quiétude qui la bouleverse. Il sourit, calme, sûr de lui.

Alors soudainement, elle doute, et pensant voir dans l'attitude de son amant l'attente de l'entendre dire quelque chose, elle articule, non sans mal :

« Je m'en veux de n'avoir pas vu ça avant, et de ne pas y croire encore maintenant. Je ne pensais pas que tu ressentais pour moi quelque chose de si pur et de si fort. J'en viens à douter d'être capable de t'aimer comme ça. »

Elle se dit que si elle avait su faire pareil, sortir de son corps un objet témoignant de son amour pour lui, cela aurait été un amas incertain de bosses et de creux, rugueux par endroits et doux par d'autres, multicolore et déséquilibré. Un objet qui aurait voulu dire « je suis tout et rien à la fois, beau et moche, attirant et dégoûtant. » Elle a honte. Oui, pour lui, elle a des attentions. Plein de petites attentions. Mais est-ce un amour véritable ? N'est-ce pas plutôt un moyen de cacher ce qu'elle ne peut montrer : qu'elle ne l'aime pas comme elle le voudrait ?

« Je ne sais pas si je t'aime, dit-elle avec lassitude. Si je t'aime comme il faut. Tu ferais peut-être mieux de laisser ton haricot sur cette table et de m'oublier. »

Elle a peur. Elle ne veut pas le perdre, mais elle craint de devenir aigrie, de retourner sa colère contre lui, de lui faire payer la mascarade d'amour qu'elle a elle-même montée. Elle aimerait que son amour pour lui ressemble à un majestueux et indestructible feu de joie, qui hypnotise, réchauffe et rassemble. Mais comment savoir si le feu prendra, et s'il ne serait pas plus vif avec un autre ?

« S'il laissait son haricot sur la table, ça serait plus simple, pense-elle. Il choisirait pour nous. »

Mais il tend les bras, saisit le haricot d'or et l'avale.

la joueuse de flûte

Elle est assise sur une chaise pliante en tissu, l'une de ces chaises de camping que l'on peut sans effort glisser dans un grand sac ou un caddie. Elle se tient droite, elle est petite, sans doute âgée car ses cheveux sont gris, mais les traits de son visage sont encore fins et lisses.

Elle tient entre ses doigts une longue flûte à bec. Son bois verni luit au soleil de cette fin de juin. Elle a placé la flûte entre ses lèvres, ses doigts s'agitent et bouchent tour à tour les trous de l'instrument. Elle se concentre, ferme parfois les yeux comme pour mieux s'écouter, mais de sa flûte je n'entends aucun son.

Est-ce qu'ils ne me parviennent pas ? Le boulevard est bruyant. Je m'approche. Non, décidément elle ne joue pas. Elle joue et elle ne joue pas, les deux tout à la fois. Elle est là et nous envoie sa musique silencieuse comme une mère envoie des baisers à son enfant en soufflant sur sa main.

Je la regarde et j'écoute la musique qu'elle ne joue pas. C'est un spectacle. Tout un spectacle.

la tarte aux abricots

Un après-midi de juillet, Edmond vint s'asseoir dans la cuisine. Il croisa ses bras et les posa sur la table devant lui. Il voyait Agathe de dos. Elle préparait une tarte aux abricots.

Ce qui le peinait le plus avec la surdité, c'était de ne plus entendre son Agathe-délicate chantonner en faisant la cuisine, comme elle avait toujours eu l'habitude de le faire. Elle lui jeta un regard par-dessus son épaule tout en continuant à battre les œufs. Elle y ajouta de la crème et un soupçon de sucre. Puis elle posa le bol sur le côté de la planche de bois sur laquelle elle travaillait, et saisit entre ses mains la grosse boule de pâte qu'elle avait laissé reposer sous un torchon humide. Edmond imagina le bruit feutré de ses mains frottant la pâte enfarinée, du rouleau qui tournait et l'aplatissait avec énergie, qui se collait un peu et se décollait aussitôt, de ses paumes qu'Agathe essuyait sur le revers de son tablier.

Agathe plia la pâte en quatre pour mieux la soulever, la plaça dans un plat de céramique aux bords dentelés, la déplia, y déposa les abricots coupés en deux, faces tranchées côté pâte, versa l'appareil par-dessus et enfourna le tout à four chaud. Puis elle se retourna, s'appuya contre le rebord de l'évier et regarda son mari.

Dans son œil, une lueur de tendresse se mêlait à de la nostalgie. Elle aurait voulu lui dire une parole, qu'il entende le son de sa voix. Il aimait sa voix, avant, il le lui avait dit plusieurs fois. Peut-être cela l'aurait-il un peu apaisé, au moins ramené à la réalité. La guerre était finie, il n'y avait plus à craindre, à affronter, à être sur ses gardes. Elle se retourna de nouveau, lentement, dans un bruit étouffé, et lava les ustensiles et le bol qu'elle avait utilisés. Puis elle dénoua dans son dos la ficelle de son tablier, l'accrocha à une patère et vint s'asseoir en face d'Edmond.

Elle le regarda longuement de son regard calme et appuyé, un de ces regards qui voient, vraiment, qui vous êtes, qui vous transpercent sans vous blesser, qui vous disent « je suis là, si tu veux je t'écoute ». Puis elle se leva en faisant signe à Edmond de l'attendre une seconde, et revint avec un crayon dans la main droite et quelques pages blanches dans la main gauche. C'était du joli papier à lettres que l'un de ses prétendants lui avait

offert de longues années auparavant. Le grain était épais et l'entête fleuri. Agathe s'assit à nouveau et commença à écrire. Elle posa un mot, s'arrêta un instant, le crayon levé, et reprit. Deux mots, une phrase, banale, sur les moissons qui seraient bonnes.

Jusqu'à présent, ils n'avaient ainsi échangé que des banalités, des mots de tous les jours qu'on dit pour constater, pour la forme, ou simplement pour faire les choses qu'il faut bien faire, à un moment où à un autre. Mais ce jour-là, Agathe avait envie d'aller plus loin, de retrouver sur ce papier un peu de leur intimité, cette intimité qu'Edmond avait emmenée avec lui le jour où il était parti, et qu'il avait laissée sur le champ de bataille. L'intimité aussi qu'Agathe avait jusqu'alors repoussée, parce qu'elle était trop dure, parce que la peau était trop écorchée, le sang trop frais. Était-ce l'effet de la douceur de l'abricot qu'elle avait laissé fondre sur sa langue lorsqu'elle avait dénoyauté un à un les fruits cueillis dans le fond du jardin ? Ou la bonne odeur du beurre enfin retrouvée qui ferait, comme du temps d'avant la guerre, tout le moelleux de sa tarte ? Elle avait le cœur joyeux, et l'envie de partager cette gourmandise de la vie avec celui qu'elle se sentait aimer à nouveau. Elle avait enfin l'envie de se rapprocher de lui, par la pensée et, pourquoi pas, par le corps.

Elle osa des mots à eux, des mots d'avant, et tendit la feuille et le crayon à Edmond. Il hésita un instant, et ce fut l'hésitation de trop, celle qui vous bloque le cœur d'un coup, qui fait que vous ne pouvez plus ni faire machine arrière, ni faire semblant. Trop à sa douleur et à sa haine, l'esprit troublé par l'alcool, Edmond ne comprenait plus. Tous ces efforts qu'il avait mis à bâtir maladroitement un équilibre plus que précaire, et voilà qu'il fallait encore tout remettre en question, voilà qu'il fallait encore lutter contre soi, contre ses démons, s'ouvrir à elle, qui l'avait jusque-là repoussé ! Voilà qu'il fallait qu'il accepte que ce soit elle qui choisisse, et qu'il pardonne le dégoût qu'il avait lu dans ses yeux, le doute de vouloir partager son foyer, et son fils, avec lui. Pourquoi maintenant était-il digne d'intérêt ? Écrire un mot chaleureux lui était impossible. Avancer, il n'y arrivait pas. Il se leva d'un bond, et dans un mouvement brusque, déchira le papier, et quitta la maison.

Agathe se sentit épuisée. De cette réaction et de tout ce qu'elle signifiait. Leur amour était détruit, Edmond semblait et elle était incapable de le retenir. Il était là, mais elle était seule. Il était devenu un autre, un homme dans l'évitement de tout, que la moindre

surprise paralysait, que la routine même, parfois, perturbait. Edmond s'était résigné, et leur amour passé ne pourrait pas le sauver. Et si *lui* renonçait, *elle* n'en avait pas le droit. Elle n'avait pas le droit de s'effondrer, parce qu'il y avait Claude, parce qu'il y avait les bêtes et les champs. Mais comment tenir, si son espoir mourait de pouvoir à nouveau, un jour, porter tout ça à deux ? Elle avait besoin de soutien et de réconfort. Edmond ne pouvait pas lui écrire, alors elle s'écrivait elle-même les mots qu'elle avait besoin d'entendre.

Elle prit une nouvelle feuille et nota sa tristesse, la simplicité et la complicité qu'ils avaient échoué à retrouver. Elle écrivait gauchement, la vue troublée par les larmes. Certains mots étaient illisibles, mais « personne ne lira jamais ce que je viens d'écrire », pensa-t-elle. Les mots sortaient d'autant plus vrais, d'autant plus crus, expiant les soubresauts de son âme et de son ventre, dégageant son esprit de la facilité à renoncer, à fuir et tout quitter.

Puis elle ramassa au sol les morceaux de papier déchirés, les joignit aux feuilles qu'elle avait noircies seule, et glissa le tout dans la poche avant de son tablier. Elle sortit la tarte du four et l'emballa pour aller l'offrir à Madame Bertier. Cette tarte aux abricots serait sa dernière, elle ne voudrait plus jamais ni en préparer ni en manger.

« Une tarte qui aura désormais un goût trop amer », avait-elle écrit.

Elle quitta la cuisine et monta dans la chambre de Claude. Il dormait toujours de sa sieste quotidienne. Elle s'allongea contre lui en chien de fusil, respira le cou de son enfant et s'endormit.

la honte des nuages

Un matin, je me suis levée et le ciel était vide comme jamais je ne l'avais vu. Malgré l'heure matinale, le soleil illuminait la terrasse et les œillets d'Inde que maman avait plantés au fond de mon jardin au début du printemps. Le jaune-orangé de leurs pétales se détachait dans le paysage comme des touches de peinture vive sur une toile impressionniste. J'ai le souvenir d'une journée qui est passée très vite, l'une de ces journées où je me délectais de marcher pendant des heures à travers champs sans voir le soleil tourner, où je cueillais des fleurs sauvages pour en faire des bouquets, et me laissais couler dans une chaise longue et envahir par la torpeur. Une journée de vacances.

Après ça, les jours de lumière se sont succédé. Un, deux, trois, dix, puis c'est tout le mois qui a filé ainsi sans que personne ne voie le moindre nuage. Pas une accalmie de soleil, pas une goutte de pluie. Puis septembre est arrivé, et on a commencé à s'inquiéter. « Une première depuis 1916 », titraient les journaux locaux. Les paysans peinaient à labourer leurs terres, rouspétaient, appelaient à l'aide. On a vu l'automne s'installer bien plus vite et bien plus tôt que d'ordinaire. Après les herbes et les arbustes, ce sont les arbres qui se sont desséchés. Leurs feuilles ont bruni puis se sont détachées alors qu'octobre n'était pas terminé.

Le phénomène était circonscrit à notre petite région de L., et les journalistes de la capitale ont fini par arriver. Ils ont questionné, ils ont filmé le ciel, longtemps, comme pour le provoquer, ils l'ont montré à la télé. Le Maire de N. s'est publiquement exprimé, mais il n'avait rien à dire, rien d'autre que de sa longue vie, il n'avait jamais vu ça. Les nuages nous contournaient comme les oiseaux contournent instinctivement les obstacles de leur migration. Les nuages se détournaient de nous comme si soudain, pour une raison qu'ils préféraient tenir cachée, ils avaient eu honte de nous.

Parce que les météorologues non plus ne trouvaient aucune explication, les astrologues se sont saisis de l'affaire. Un alignement de Mercure et de Vénus qui, bien sûr, n'augurait rien de bon... Je n'ai pas bien compris. Ils prêchaient le déclic écologique, faisaient leurs choux gras de l'événement qui ne pouvait être que l'ultime avertissement d'une

catastrophe qui nous avalerait tous. Ici, c'est bien vrai que notre réalité s'est transformée. Les lacs, les rivières et les réserves d'eau sous la terre, en l'espace d'une année, se sont totalement asséchés. On a fait venir de l'eau d'ailleurs, et puis ça a fini par être trop compliqué et trop coûteux. Alors les gens sont partis, ruinés, incapables de vendre une maison, pire, un lopin de terre, au milieu d'un désert.

Comme les autres, je suis restée aussi longtemps que j'ai pu. J'ai épuisé le puits du jardin, et puis je suis partie. J'avais le cœur serré le jour où j'ai quitté ce lieu qui avait été ma maison pendant toutes ces années. Je n'ai pas fermé la porte à clé. Le jardin n'était plus que poussière, les œillets d'Inde n'étaient plus dans ma tête qu'un souvenir fané. Les mulots, les bourdons, même les araignées, avaient depuis longtemps décampé.

Je suis allée m'installer à la ville, là où l'eau coule au robinet sans que l'on se demande d'où elle vient. J'ai cessé mes balades entre champs et forêts. J'ai oublié ma maison et j'ai reconstruit ma vie. J'ai rencontré un homme qui ne se formalisait pas de mes manières parfois bourruées. Nous avons eu trois enfants. Nous avons passé nos vacances à la mer et à la montagne, jamais à la campagne. Nos enfants ont grandi, j'ai vieilli, je me suis tassée, et un jour, alors que je regardais, comme tous les soirs, les informations à la télévision, je l'ai vue. Ma maison. Elle était délabrée, une partie de la terrasse était effondrée, mais je l'ai tout de suite reconnue. Et autour, il y avait un jardin. Et dedans, il y avait un homme qui racontait. Il disait qu'un jour, il était arrivé là parce qu'il n'avait nulle part d'autre où aller, qu'il avait baissé la poignée et qu'elle n'avait pas résisté. Alors il avait tapé la poussière sur ce lit et s'était allongé, il avait fait du feu dans cette cheminée. Quelques jours secs avaient passé, puis la pluie s'était mise à tomber. Alors il était resté, seul, toutes ces années.

tu dances dans ta tête

Tu dances dans ta tête. Je le vois bien, tu agites les doigts. Tu es avec moi, et en même temps tu ne l'es pas, et jamais rien ne t'arrête, quand tu dances comme ça dans ta tête. Tu agites les doigts, tes pensées t'emmènent là-bas, mais où ? Je ne le sais pas. Tes pensées et ton cou, et tes bras, et moi je suis si seul sans toi.

cafard du soir, espoir

« T'étais où ce soir ? »

Elle a insisté sur « ce soir » comme si les autres soirs, eux, n'avaient aucune importance. Elle a entre les yeux cette petite crevasse qui se forme lorsqu'elle est contrariée. Je n'ai rien à me reprocher mais j'ai envie de la faire tourner en bourrique, juste pour le plaisir.

« T'es jalouse ? »

– Jalouse de quoi ? Jalouse de qui ? J'ai des raisons d'être jalouse ?! »

Ça fait un moment maintenant, je dirais quelques mois, que je n'ai pas le cœur à rentrer tôt, le soir après le boulot. J'ai comme une envie de faire traîner la journée, d'aller errer dans les rues de la ville en fumant des clopes comme quand on était ados. C'est absurde, je sais, de se laisser envahir comme ça par une pseudo-misère, mais c'est plus fort que moi. Je deviens nostalgique, je cherche, sans la trouver, cette sensation que tout est possible, que tout pourrait être extraordinaire. J'aimerais raviver les couleurs de mes sensations mais tout me semble gris. Je sais pas si elle ressent ça, parfois.

« Tu te souviens quand on était jeunes et qu'on sortait après les cours ? »

– T'as pas répondu à ma question. J'ai des raisons d'être jalouse ?

– Non, t'as pas de raison. Alors, tu te souviens ? »

Bien sûr qu'elle se souvient. Elle adorait ça, on voyait les copains, on se roulait des galoches pour provoquer les vieux et on jouait de la musique dans l'espoir de récolter trois sous. On avait l'optimisme de la jeunesse. Ça paraît tellement ballot de dire ça, et en même temps ça me semble tellement juste...

« Je comprends pas pourquoi tu me parles de ça maintenant. Quel rapport avec le fait que tu rentres à pas d'heure ? »

Encore un petit effort et elle va le voir, le rapport. Elle est fute-fute, ma Soso, c'est qu'une question de secondes. Elle se tait, et la crevasse entre ses yeux disparaît tout à coup.

Elle se détourne et va chercher deux verres à pied dans le vaisselier, et une bouteille de rouge dans le placard de la cuisine. Elle la débouche avec une agilité à faire pâlir un bistrotier, remplit les verres, les tourne pour les aérer, et me dit :

« Ok, tu as le cafard. Le temps qui passe, les rêves qui s'effacent. Ça te manque, cette époque où on portait l'insouciance en bandoulière et nos espoirs autour du cou. »

Comme d'habitude, c'est ça. Exactement ça. Je vous avais dit qu'elle était fute-fute, ma Soso.

« On part, si tu veux. Rien ne nous retient ici. »

Bien sûr, il y avait bien des petites choses qui nous retenaient, mais on a quand même fait les valises et on a tout quitté, presque du jour au lendemain. Ça n'a pas empêché la vie de passer, mais c'est comme si on était restés jeunes un petit peu plus longtemps...

la fête est finie

Les confettis s'envolent au gré du vent, par-delà les murets. Ils s'accrochent au granit, aux lichens, et mon esprit décolle, s'accroche, anicroche, fatigué, lourd, il retombe. La mariée s'est envolée elle aussi, légère comme un ballon d'air, par-delà les vallées. Le soleil ras sur les pavés, fin de journée, le bruit de la fontaine, incessant, aura raison de la soirée. Moineaux, pigeons et tourterelles, l'encre de tes yeux, dans ma tête cette ritournelle.

Les gens d'ici se marient, comme les gens de partout. Enfants ils naissent, grandissent, vieillissent et puis l'hospice. J'envisage d'atterrir ici et d'y construire ma vie, ici ou ailleurs, un ailleurs semblable. J'y crois un peu, pas complètement, on en parle en vacances comme si, un jour, on pourrait décider de tout quitter.

Pour elle aussi, la fête est finie, mais c'est une nouvelle vie qui commence. De nouvelles espérances. Elle veut encore marquer le temps de ces instants marquants. Les confettis sont ramassés, balayés, saisis. Déchetterie. Elle regagne son lit, le voyage fini. Et vient le repos d'une paisible vie. Elle plantera dans son jardin des hortensias, croisera les doigts, pourvu qu'ils restent bleus. Elle regardera par la fenêtre le temps qui passe, et puis les gens. Elle attendra souvent. Quoi ? Elle ne sait pas, mais ça viendra. Tout finit toujours par arriver. Même là.

Et tous nous usons les chemises, les robes, les pantalons. Nous rapiéçons, changeons, jardinons, laissons pousser même les mauvaises herbes. Jusqu'à ce qu'un jour, alors que les fleurs ne cessent pas de fleurir à nouveau, arrive le moment de s'éteindre.

je vais te confier un secret...

Cette grande maison sur le bord de la route, qui laisse flotter à tous les vents son air abandonné, si tu regardes bien, tu verras que s'y trouvent des indices à la joie.

La bête au fond de toi, avec ses yeux orange qui te font si peur, scintillants, inquiétants, si tu regardes bien, tu verras que c'est pour t'éclairer qu'ils sont arrivés là.

Ose explorer, ne crains jamais de t'égarer. Avec le temps, l'ombre finit inlassablement par tourner, et alors il vaut mieux avoir tenté.

Pose sur le papier, les mots, le rouge, le jaune, les fantômes du passé. Si on ne le fait pas, cela finit toujours, un jour, par nous rattraper.

S'amuser, me dit-il, est une chose sérieuse, c'est une porte à ouvrir. Une porte sur l'inconscient. Pourquoi ne pas passer la porte ? Nous n'avons, après tout, qu'une vie.

Je m'aventure et me dis que tout ce qui est là, tout cela, ne sert à rien. Cela existe, c'est tout et c'est très bien. Si je veux, je ne fais rien. Et si je veux l'espace d'un instant projeter à l'infini la monotonie d'un trait en noir et blanc, c'est tout et c'est très bien. Et si je veux, je peux, au contraire, rejoindre les mots qui parcourent notre ciel.

nous sommes demain

« Quel jour sommes-nous ?

– Nous sommes demain. »

Jean-François soulève son calot et se gratte la tête.

« C'est un problème.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que j'ai lu ce matin dans le journal qu'il allait pleuvoir demain. Et je n'ai pas mon parapluie. »

Il regarde le ciel, aucun nuage.

« Mon cher Lucien, tu peux me croire, il ne pleuvra pas, le journal s'est trompé.

– Les journaux se trompent toujours. D'ailleurs, je ne lis plus les journaux. »

Lucien sort un journal de sa poche et le déplie dans un claquement sec.

« Regarde, là (il pointe son doigt sur le milieu d'une page). Il est écrit : 'les bretons ont des chapeaux ronds' et deux pages plus loin (il tourne les pages rapidement et pointe son doigt sur un gros titre) : 'les bonnets rouges de Brest'. Les bonnets ne sont pas des chapeaux ronds...

– Eh bien oui, on dit souvent une chose et son contraire dans une même phrase.

– Il ne s'agit pas d'une même phrase. Je suis d'accord, la logique – car c'est bien de cela dont il s'agit – veut que l'on dise souvent une chose et son contraire dans une même phrase. Mais là, il ne s'agit pas d'une même phrase. »

Les deux hommes se taisent un instant. Jean-François regarde à nouveau le ciel.

« Il ne pleuvra pas, aujourd'hui.

– Non, il ne pleuvra pas. Alors il faut profiter de cette belle journée, et de ce merveilleux endroit. Car, quel merveilleux endroit, tu ne trouves pas ?

– Oui, merveilleux. »

Jean-François s'assoit sur le banc derrière lui, les lèvres pincées. Autour de lui, des champs en friches, une route abandonnée, et au loin, un hangar désaffecté dans lequel pousse un arbre qui perce à travers un toit en ruines.

« Nous irons donc au cinéma demain voir le dernier film de Woody Allen. Là, tout de suite, il faut profiter de cette belle journée.

– D'accord, nous irons demain. Aujourd'hui, donc, puisque nous sommes demain.

– Aujourd'hui, donc. »

Jean-François se lève et baisse les yeux sur ses pieds. Ses pieds sont nus.

« Je ne peux pas y aller.

– Et pourquoi donc tu ne peux pas y aller ?

– Tu vois bien, j'ai les pieds sales. Je ne peux pas y aller.

– Eh bien quoi ! Va te laver les pieds tout de suite, et nous y allons !

– Je te dis que j'ai les pieds sales. Je ne peux donc pas me lever et aller me les laver.

– C'est un problème. »

Ils s'assoient tous les deux sur le banc et regardent l'horizon.

« Qu'y a-t-il d'autre de faux dans ton journal que tu ne lis pas ? »

l'âge de ses traumatismes

samedi

Le voyage a été éprouvant. J'ai le dos meurtri et les tympans qui cognent. Je sens encore dans mes articulations chacune des tribulations du tortillard brinquebalant qui m'a amenée jusque-là. Je tourne la clé dans la serrure, pénètre dans l'entrée étroite, pose ma valise et me dirige vers ce que je devine être la chambre. Ça sent le plastique et la javel. Je passe le seuil ; avec ses murs jaunes et son couvre-lit de molleton vert, elle ressemble à une chambre d'enfant. Je m'assois.

Les peluches du couvre-lit sous mes doigts, la résistance du matelas sous mes cuisses, chaque sensation me semble plus forte que d'habitude. Comme si j'avais la mémoire de ce lieu, dans lequel je n'ai pourtant jamais mis les pieds. Et tout à coup me vient qu'il manque à cette scène la poupée au sourire tendre que j'avais autrefois. Elle était mon amie, ma confidente, et la compagne enthousiaste de toutes mes aventures.

L'unique rideau de la pièce est fermé, comme pour m'extraire de la vie du dehors. Je n'ose pas le tirer. J'entends au loin des portes de voiture qui claquent, le froissement des affaires que l'on déplace. Je me demande ce que je serai capable de dire aux gens que je rencontrerai dans ce village vacances. Prononcer le moindre mot me semble tout à coup hors de portée. Je pourrais m'essayer à un « Bonjour », ou à un « Beau temps, n'est-ce pas ? », là, tout de suite, cachée sous le molleton épais du couvre-lit. Mais je ne sais pas si ce serait une petite victoire ou une défaite de plus. Tout près d'ici, des rois et des reines ont bâti des châteaux, Rabelais a écrit des chefs-d'œuvre. Au fil des siècles, la Loire a charrié son eau et ses limons comme autant de poussières d'or pour illuminer des empires. Mon lendemain est-il d'être pleinement au monde, ou de m'en retirer ? Sur la table de chevet, un prospectus m'invective : « Laissez-vous inspirer par le génie de Léonard de Vinci, dans le sous-sol du Clos Lucé ». Je me demande si j'aurai le courage d'une telle entreprise. Il est 15h. Dehors, le silence s'est installé. Je reste là sans bruit.

dimanche

Je me suis assise dans un coin de prairie, à l'ombre clairsemée d'un jeune bouleau. Dans ma poche, je sens les arêtes affûtées du plaisir interdit à venir. J'y plonge ma main et caresse du bout des doigts le film plastique lisse et froid qui emballe le paquet de cigarettes tout neuf. Cela doit faire vingt ans que je n'ai plus fait ce geste. Davantage, même, car mon aîné n'était pas né. Celui qui est devenu son père m'avait fait arrêter, soi-disant pour mon bien. Dernière bribe de liberté qu'il me restait alors.

Je sens frémir en moi cette sensation perdue de ne rien devoir à personne. De l'autre côté du chemin, au bout de la prairie, un groupe de jeunes se forme. Quinze ans. Seize ans. Pas plus. Une fille pousse un garçon du coude, il rétorque en la hissant sur son épaule comme on soulève un sac de sable, et se met à tourner. Elle rit et gronde en même temps. Elle le menace de se venger. Il rit à son tour.

Il me faisait rire, lui aussi. Longtemps, j'ai senti de la complicité entre nous. C'est ce qui m'a retenue. Puis les enfants. Puis le temps qui manquait pour envisager autre chose. Puis le poids des habitudes... Je sors le paquet de ma poche. Je retire machinalement le film plastique en tirant sur la languette presque invisible. Je soulève la partie haute du carton et arrache le carré d'aluminium. Je porte le paquet à mon nez et reconnais immédiatement l'odeur du tabac frais. Végétale. Terreuse. J'humidifie mon pouce pour sortir la première cigarette, et la coince entre mes lèvres. J'attends.

J'aimerais me joindre à ces jeunes, mais je sais bien que c'est impossible. Pour eux je suis une vieille, et je ne voudrais pas être la folle de leur semaine, celle dont ils se moqueraient. Le garçon de tout à l'heure a posé son bras sur l'épaule de la fille, autour de son cou. Elle se dégage. Je me dis que les choses changent peut-être. Jamais je n'aurais osé me dégager de son bras lourd qui me disait que je lui appartenais, que mon poids plume n'était pas celui de l'oiseau libre, mais celui de l'énergie que l'on maîtrise, celui du corps qui abandonne sous la fatigue des nuits sans sommeil, perturbées par les réveils des enfants et l'obsession de toutes ces choses à faire. Pour le travail, pour lui, pour eux, toujours pour les autres et jamais pour soi-même.

Je regarde ces jeunes et je me dis que je l'ai rencontré trop tôt. 19 ans, c'est trop tôt. Dire qu'à l'époque, ça me semblait trop tard... Je sors le briquet de ma poche. Il luit à la

lumière douce de cette fin d'après-midi. Pas un mouvement de vent, la flamme jaillit sans vaciller, comme pour m'inviter à ne pas hésiter. Je l'approche de la cigarette, prends une grande inspiration et sens la chaleur s'engouffrer brusquement dans ma gorge, et bientôt jusqu'au milieu de mon ventre. Je me redresse. Je repense à mes amis de lycée. David. Cécile. José. Les cigarettes qu'on fumait en cachette dans les bois. Notre insouciance consciente des travers de nos « vieux ». Nos certitudes de ne pas reproduire leurs erreurs. Et pourtant...

Je me demande ce que j'ai bien pu lui trouver. La fille a pris la main du garçon. Les autres commencent à s'agiter, ils trépignent de trouver « des trucs à faire ». Au début, il me disait que j'étais unique. Il semblait me connaître mieux que moi-même. Il encourageait mes projets, mes études. Grâce à lui, j'ai osé. Plus tard, il m'a poussée, m'a appris à encaisser, à relever ma vie comme un défi. Je me suis crue invincible et comblée. Et pourtant...

Les jeunes commencent à bouger. Ma cigarette se consume. La nausée me tourne la tête. Ils s'avancent vers moi, s'arrêtent à ma hauteur. La fille me demande « si je n'aurais pas une cigarette ». J'éteins dans l'herbe celle que je viens de terminer, et lui tends le paquet et le briquet. « Prenez tout, je n'en ai plus besoin. » Ils se sourient d'avoir trouvé ce bon plan. La fille me remercie. Ils s'en vont.

lundi

La proximité des jardinets attenants aux bungalows semble me donner le droit d'épier la famille voisine, attablée en terrasse pour le déjeuner. Je bois mon café et m'abreuve d'un rayon de soleil, comme l'unique lilas rachitique qui me sépare de cette scène de vie sortie tout droit d'un catalogue de promotion régionale.

Ils sont cinq. Le père, la mère, deux grands garçons et une fille qui doit avoir dans les treize ans. L'homme prend toute la place. Ses dents blanches énormes dévorent les tomates cerises autant que chaque fin de phrase de ceux qui l'entourent. Je vois couler aux coins de ses lèvres la pulpe rouge des petits fruits éclatés, et ce qui ruisselle là, c'est l'habitude oubliée de sa femme et de ses enfants d'exprimer ce qu'ils ont sur le cœur. Ses dents énormes ne cessent de sourire, mais elles ne sourient pas à ce moment qu'il vit. Elles sourient aux badauds qui pourraient, du chemin, entrevoir la scène. Elles

sourient à ceux qui veulent bien croire que cette homme-là aime cette vie riche d'une félicité acquise à grands coups de veillées et de voyages professionnels, d'audace, de promotions et de stock-options.

Mais à y regarder de plus près, l'un des garçons ne lève pas le nez de son téléphone, l'autre martyrise le contenu de son assiette sans jamais rien porter à sa bouche, la fille trépigne de sortir de table, et la mère fait d'épuisants allers-retours entre la terrasse et la cuisine, pour une carafe d'eau fraîche, un couvert à essuyer, une deuxième tournée de poulet revenu à la poêle façon barbecue...

Je le vois, là sous mes yeux, ce théâtre de marionnettes, et je le vois en même temps dans chacune de mes pensées, dans chacun de mes gestes de ces dernières années. J'ai été ces ados qui se construisent ailleurs, qui ont perdu l'espoir de faire entendre leur voix, et ont compris trop tôt que l'être humain est seul. J'ai été cette femme qui craint que le monde ne s'écroule si elle ne le supporte plus. J'ai aussi été, malgré moi, cet homme qui se barricade chaque jour un peu plus derrière les apparences.

Le café est froid désormais au fond de ma tasse. Dès l'autorisation arrachée, les enfants disparaissent. Les parts du gâteau maison restent à peine entamées au fond de leurs assiettes.

mardi

Je déambule sans conviction dans les jardins déserts du château d'Amboise. Je m'attendais à une aventure inattendue dans un paysage parsemé de fleurs étranges et de folie, pétri du vent nouveau soufflé par la Renaissance sur l'ancien monde, et je ne trouve qu'une nature corsetée, des pierres trop alignées. Des tulipes aux rosiers, tout est taillé de trop près. Peut-être aurais-je dû privilégier Londres ou Berlin pour faire table rase du passé, y laisser mon ancienne vie comme on oublie parfois son portefeuille dans une gare bondée.

Cette pelouse, si verte et si rase qu'elle pourrait être fausse, m'opresse tout à coup. L'air commence à me manquer. J'avance vers la sortie, longe un parterre de buis taillés en boules parfaites, et plus je presse le pas, plus je les vois surgir les uns à la suite des autres, ils s'élèvent devant moi dans une succession infinie, toujours plus longue, un

tapis roulant de boules d'un vert dense, comme autant de pensées persistantes dans ma tête, comme autant de chapitres d'une vie qui se répètent sans qu'on n'y puisse rien changer. Je me sens suffoquer. La poussière du sol qui se soulève sous mes pas m'irrite la gorge et me brouille la vue. J'accélère encore, et plus j'accélère plus le château s'éloigne.

J'ai peur, de cette peur panique qui s'est éveillée en moi il y a si longtemps maintenant, cette peur de passer là sans laisser une trace, transparente, invisible, dévorée par l'ogre de l'ignorance. Se peut-il que j'aie été pour eux si peu digne d'intérêt ? Se peut-il que j'aie mérité autant d'indifférence, malgré toute la bonne volonté que je portais dans le monde ? L'ogre grossit et se rapproche, ses dents saignent au-dessus de ma tête, je sens son souffle glacial dans mon cou. Je tombe.

Je reprends connaissance allongée sur la banquette de la boutique souvenirs du château. La dame du guichet agite un prospectus devant mon visage. Un homme maintient mes jambes surélevées. Lorsque j'ouvre les yeux, les visages s'éclairent. J'entends des soupirs de soulagements. « Elle nous a fait une belle frayeur, la petite dame ». « On vous a apporté un peu de jus de pomme, il faut vous requinquer ». « Si vous avez besoin de quoi que ce soit... » Je sens quelque chose s'ouvrir dans ma poitrine, comme un pétale qui perce le bourgeon dans lequel il était jusque-là enfermé. Je me redresse, reprends mes esprits. J'ai envie de sourire d'être si entourée. Je ne sais comment remercier de cette attention inattendue. Dans l'une des vitrines à côté de moi, il y a une poupée de porcelaine au visage tranquille. « Pièce unique, fabriquée en Région Pays de la Loire », précise l'étiquette. « Ça va aller, maintenant, merci », dis-je à la dame du guichet. J'attends que le monde se disperse. J'achète la poupée et rentre au bungalow.

samedi

La semaine est passée. J'ai fini par trouver dans cette chambre de nouveaux repères. Je l'ai même aménagée comme si elle pourrait être la mienne pour toujours. Après l'épisode de la poupée, j'ai fréquenté les boutiques des musées plutôt que les musées eux-mêmes, et même quelques magasins d'ameublement. Assise sur le molleton vert du couvre-lit, j'admire mon œuvre. Sur la table de chevet, une petite boîte en osier de Villaines-les-Rochers, reproduction des malles d'autrefois. Sur l'oreiller, la poupée. Au

mur, un poster en quatre par trois du château de Cheverny. J'ai changé le rideau, et ajouté des coussins brodés de fleurs multicolores. Je me sentirais presque chez moi, mais à bien y regarder, une impression soudaine de facticité me creuse l'estomac. À l'odeur de plastique et de javel s'ajoute celle des produits bon marché importés de l'autre bout du monde. J'entends au loin s'affairer les pensionnaires des autres logements. Ils plient bagage avec une évidence qui me déconcerte. Ils rentreront chez eux par la même route qui les a conduits ici, reconnaissant les éléments du paysage à peine modifié par le printemps qui a fini de s'installer. Et moi, où vais-je aller désormais ?

Assise sur le coin du lit, je me demande si je ne devrais pas prolonger mon séjour. Vivre anesthésiée une semaine de plus au milieu d'un décor sans conséquence. La fatigue m'envahit, pèse sur mon front. Je ferme les yeux. J'attends. Le bruit de la ventilation me semble plus fort que jamais. Et soudain, une image me submerge : le paysage de mon adolescence, les coquelicots en bords de champs, le marronnier en fleurs devant le tabac-presse, l'humidité des fins de journées passées à battre la campagne, à fumer des cigarettes au bord de l'étang avec José. J'en ai presque de la nostalgie, mais remontent également l'attente d'une voiture qui n'arrive pas, sur la départementale déserte ; les averses derrière la fenêtre autant que sur mon cœur, à force de chercher seule, en vain, les réponses à mes questions ; l'orage qui rompt les branches du pommier autant que mes espoirs d'être entendue, d'être écoutée. J'entends le silence, constant, assourdissant. Et l'ogre qui apparaît.

Assise sur le coin du lit, je ressens dans ma chair ce coin de France où je suis arrivée encore gaie de l'enfance finissant, et dont je suis ressortie disloquée. Une phrase entendue à la radio me revient en mémoire : « On a l'âge de ses traumatismes ». Et voilà que l'évidence me traverse moi aussi. C'est là que j'irai. J'arrache d'un geste vif le poster grotesque du mur. Je jette à la poubelle la boîte d'osier et les coussins. Je saisis la poupée, boucle ma valise et quitte le bungalow sans me retourner.

« La Renaissance ne se présente pas comme un progrès continu. La beauté y a constamment côtoyé la cruauté, et l'ombre la lumière »

JEAN DELUMEAU

belle et suffocante nature

Au-delà du village, au-delà de la prairie, au-delà de la montagne, le chemin l'avait conduit là, à l'entrée de cette forêt dont personne n'était jamais revenu. On disait que d'autres humains vivaient de l'autre côté, mais personne n'avait jamais su en rapporter la preuve.

La forêt du village, il en connaissait les bruits, chacune des odeurs musquées, des pièges, et l'emplacement des fruits. Mais celle-ci semblait différente. Dès la lisière, il vit que le mouvement des feuilles y était plus saccadé, les échos plus violents. Il s'enfonça, et marcha longtemps sans s'arrêter, guidé plus que jamais par l'instinct de la fuite en avant. Il ne se retournait pas, ne faiblissait pas, et doublait chaque mouvement des jambes par un mouvement des bras, comme si s'arrêter eût voulu dire s'enfoncer dans l'humus comme dans des sables mouvants.

Mais plus il avançait, plus la confiance le gagnait. Il s'habitua peu à peu à la disposition des arbres, aux yeux luisants qui restaient à bonne distance derrière les feuilles jaunes, vertes, rouges. La tension de son crâne se relâchait, ses gestes se faisaient plus lents, au point qu'à un moment, il s'arrêta pour contempler ce qui se trouvait autour de lui. Le paysage lui parut d'une perfection inégalée. Chaque couleur s'harmonisait avec celle qui la jouxtait, les oiseaux se répondaient sans que leurs voix ne se recouvrent, et la végétation était si fine que la lumière semblait la traverser comme une dentelle délicate.

Puis le silence se fit d'un coup, et pourtant il ne se mit pas sur ses gardes. Il leva les yeux vers les morceaux de ciel qui perçaient derrière les frondaisons, et c'est alors que, lentement, la nature foisonnante monta le long de son corps. Les lianes s'enroulèrent autour de ses jambes, de son buste puis de sa gorge, les feuilles se déployèrent dans sa bouche, et il commença à suffoquer. Mais cela lui semblait beau et il ne partait pas. Il ne tentait ni de bouger, ni de se dégager, envahi par une résignation qu'il ne s'était jamais connue, las du mouvement et du combat perpétuels de sa vie. Les fleurs et la mousse sous ses pieds formèrent un tapis épais et moelleux, et il voulut s'étendre. L'air était lourd dans sa poitrine, et pourtant il ne s'était jamais senti aussi léger, léger comme l'insecte qui parcourait ses paupières et l'invitait à les clore, et il s'allongea, paisible, pour ne plus jamais se relever.

comme un con

Je m'appelle Joachim. Grimard. J'ai 46 ans, le nez un peu trop long, une fossette au milieu du menton. Nous sommes lundi, tôt, trop tôt, je me prépare pour mon séminaire professionnel annuel, l'un de ces séminaires trop sérieux et trop parisiens, et le rideau de la douche ne cesse de venir se coller à ma peau.

Cette année comme les vingt précédentes, je n'ai pas envie d'y aller, mais pour rien au monde je ne m'y présenterais débraillé. Ce sont des choses qui ne se font pas. Je cache mon désintérêt derrière des vêtements propres et repassés, et jusque-là, la supercherie a fonctionné. À cinq heures zéro sept, je comprends que cette douche ne serait pas différente des foutues autres douches matinales, et je me résous à couper l'eau. J'enfile une chemisette bleu pastel, un pantalon et une veste de costume, et mets de l'eau de Cologne pour me donner du courage.

Je ne fais pas de bruit, pour ne pas réveiller Sandrine. Sandrine, c'est ma femme. Enfin, plus vraiment, mais c'est compliqué. Je ne lui en veux pas de rester couchée et de ne pas me faire couler du café. De ne pas me dire au revoir. Elle n'est pas comme ça, Sandrine, aux petits soins. C'est pas une femme qui a des remords, ni une femme qui prend des pincettes. C'est pour ça, d'ailleurs, que je suis tombé amoureux d'elle. Elle est fantastique, Sandrine. Trop fantastique pour moi. C'est une anomalie de l'univers qui a transformé Sandrine Lenoble en épouse Grimard. Cette femme véritablement et naturellement parfaite, svelte, cultivée, artiste, entreprenante, avec un simple juriste de campagne ! Moi je suis un « provincial » comme elle disait autrefois pour me plaisanter. Je crois que déjà à l'époque, il y avait du regret dans ses propos.

Je ne prépare pas de café, comme une résistance de mon corps à ce qui l'attend. Je boucle ma valise, jette un œil derrière moi comme si quelque chose pourrait me retenir, j'espère que quelque chose me retienne, mais rien, je sors à pas feutrés. Malgré la saison, j'ai froid. Le vent, sans doute. Je prends la direction de la gare routière, j'ai en poche un billet d'autocar qui doit me mener, par le Nord, à Agen. Là, je prendrai un TGV pour la capitale, arrivée 12h33 gare Montparnasse. La journée n'aura pas commencé que je serai déjà fatigué d'avoir traversé la France.

Je traîne les pieds et le jour n'a pas l'air très pressé non plus de se montrer. Je pense au séminaire, j'essaie de me donner du courage, en vain. Pire que le rideau de la douche qui me colle à la peau, il y a ces séminaires, et prendre la parole en public. Expliquer, montrer, proposer, c'est donner tout ce qu'il faut pour être jugé, c'est s'exposer à la nécessité de se justifier. Et pour moi ça ne loupe jamais, on me pose les questions auxquelles je n'ai pas de réponse, et je vois dans les yeux face à moi le plaisir qu'on prend à me déstabiliser. Mais ces rassemblements de juristes, de notaires, d'avocats et de juges sont aussi exécrables qu'incontournables. Trois jours de souffrance avec, en apogée de la dernière heure, ma propre présentation. Parce que oui, il y a ça, aussi, ma présentation est la dernière de la liste. « L'étude du fait générateur de responsabilité, ou l'affirmation d'une responsabilité objective et d'une responsabilité subjective en matière contractuelle »... En queue de programme comme ça, il restera tout juste trois péquenauds ahuris qui n'osent pas partir avant la fin. Et pourtant je me connais, je vais passer chaque minute de liberté à reprendre mon discours, ce discours auquel je ne crois pas, je vais passer trois jours à maugréer contre le destin, la malchance ou le cynisme des organisateurs. Comme si tout ça avait de l'importance. Pour faire partie de ce métier, j'y vais, et je me déteste pour ça.

Je regrette, comme chaque année, d'avoir emporté autant de documents. Tous ces papiers, ces fascicules, je sais que je ne les utiliserai pas. Dans ces rues désertes, longeant ces fenêtres obscures, je me sens seul. J'y songe, à balancer cette foutue valise dans la première poubelle venue, et à disparaître sans laisser de trace. Mais il y a Sandrine, je ne peux pas lui faire ça. Et puis je réfléchis. Si ça se trouve, ça la soulagerait que je parte. Je sais que je pense ça parce que ça ne va pas. Quand rien ne va, je suis tenté d'en trouver d'autres, des trucs qui ne vont pas. Une seconde j'ai le sentiment que ça me fait du bien. C'est pas vrai, ça ne me fait pas du bien. N'empêche que j'y pense, que Sandrine serait mieux sans moi. Je continue de marcher, j'ai les nerfs en pelote. Devant moi, enfin la gare routière. Elle est large et grise. Comme toutes les gares routières, j'imagine. C'est du béton et du bitume, c'est lugubre et vide. Au loin, un autocar noir attend ses voyageurs. Autour, personne. À droite, à gauche, devant, derrière, personne. Puis une silhouette surgit, un peu floue, le chauffeur sans doute.

D'un seul coup, tout se bouscule dans ma tête. Le trajet qui file la nausée, la solitude qui serre le cœur, les confrères qui n'ont de fraternel que le nom, les regards qui jugent, la gorge qui se serre et les mots qui ne viennent pas, la déception renouvelée de n'être « que ça ». Pourquoi tout ça ? À quoi ça sert ? Je craque. Je ne peux pas. Je n'y arriverai pas, c'est au-dessus de mes forces. Pour la première fois de ma vie, c'est trop dur. Je fais demi-tour. Je prie pour que la silhouette ne me rattrape pas, ne m'appelle pas. C'est la folie dans ma tête, il y a de tout dans tous les sens, de la culpabilité, de la douleur, du regret, de l'excitation. Il faut que je m'en aille, vite. Je cours.

La pluie se mets à tomber. Des grosses gouttes chaudes et collantes qui me hurlent : « Tu ne t'en sortira pas comme ça, Grimard ! Il va falloir rendre des comptes ! » C'est injuste. J'ai toujours fait ce qu'on attendait de moi. Pour une fois, une toute petite et malheureuse fois, j'aimerais prétendre à un peu de compassion. J'aimerais rentrer chez moi. Je ne peux pas. De Sandrine, je ne suis pas sûr de pouvoir attendre de la compassion. Elle va me poser des questions. Il faudra que je me justifie, que j'argumente, ou alors que je mente... J'en suis incapable. Aucune explication ne sortirait de ma bouche et ma bêtise serait terrible.

Alors j'erre dans la ville, pendant des heures, ma valise à la main. Je ne sais pas ce que j'attends. Parfois j'ai envie que quelqu'un me reconnaisse et me ramène chez moi comme on ramène un enfant égaré. J'attends un signe, comme si le secours dont j'ai besoin flottait dans l'air, et qu'en priant suffisamment fort, il accepterait de venir à moi. Parfois au contraire, je longe les murs et fuis d'éventuels regards comme un étranger. J'ai honte, j'ai peur qu'on me questionne, qu'on me démasque dans ma fuite, que les rumeurs courent, me poursuivent, ces serpents venimeux qui jouissent de s'approcher au plus près, silencieux, et vous choppent à la gorge au moment où votre attention se relâche de fatigue, ou parce que vous pensez que tout danger est enfin écarté.

Je traîne de banc en banc comme une âme en peine, je pleure souvent et beaucoup, oubliant mon pardessus trempé et mes chaussures crasseuses. Plusieurs fois je passe devant chez moi, sans jamais m'arrêter, et visiblement, la destinée n'en a pas grand-chose à cirer. De toute la journée, personne ne vient à moi. Personne. Dans une ville qui n'est pas si grande, où des générations de Grimard ont vécu avant moi, où les gens

me connaissent un peu, quand même, je ne rencontre personne. Comme si toute la ville, l'espace de quelques heures, avait littéralement oublié mon existence.

La nuit tombe, je ne sais pas quoi faire, alors je viens me planter comme un imbécile devant l'entrée de mon immeuble. Je reste là, à pas pouvoir entrer, à pas savoir où aller. C'était mon seul refuge, avant, voilà qu'il est devenu hasardeux. Je dois y renoncer. Alors je fais la seule chose encore possible. Je me retourne et marche au plus loin que mes forces peuvent encore me porter : la bâtisse d'en face. Il ne pleut plus, mais les pavés luisent toujours. Dans leur reflet, je vois l'enseigne lumineuse qui indique, en lettres majuscules, « HÔTEL DE LA PORTE DU SUD ». Je suis épuisé, je pousse la porte. Elle s'ouvre en un tintement de clochette.

Depuis le temps que j'habite juste en face de cet hôtel, je n'y ai jamais mis les pieds. L'entrée est déserte, presque plongée dans le noir. Le cliquetis régulier d'une horloge frappe le silence de faibles coups métalliques. Au sol, une épaisse moquette vermeille. C'est l'un de ces endroits où naturellement, on dit les choses en chuchotant. Devant moi, le comptoir, et derrière le comptoir, un large panneau sombre sur lequel sont accrochées des clés de laiton de différentes tailles et de différentes formes. Je m'approche, indécis à tenter un appel, lorsqu'une voix me demande si je cherche quelque chose. Je sursaute. Celui que je devine être le gérant de l'hôtel me salue et insiste. « Que puis-je faire pour votre service ? » Je lui demande si je peux passer quelques nuits chez lui, enfin, dans l'hôtel plutôt. Il répond : « Mais certainement, monsieur ». Puis il déplie un grand cahier de cuir noir et le parcourt des yeux. Je lui demande s'il est possible d'avoir une chambre qui donne sur la place. Il me propose la 106, « premier étage, seconde porte à gauche. Cela vous conviendrait-il ? » C'est très bien. Il me demande mon nom, il est très poli. Je lui donne. Il note sans sourciller. Je me dis que j'aurais peut-être mieux fait de lui donner un faux nom, mais je ne sais pas mentir. Je suis juste triste et perdu, et j'ai besoin d'un lit où dormir. Un lit qui ne soit ni celui d'un hôtel parisien, ni un lit conjugal.

Il décroche une clé du panneau et me la tend en me demandant si je souhaite être réveillé pour le petit-déjeuner, « lequel est servi de 7h à 9h30 ». J'hésite. J'envisage le foutu pour foutu, abandonner toute discipline, tout honneur et me laisser aller à la possibilité d'une grasse matinée. Je pense au séminaire, au programme de la journée de demain, je me dis que je devrais être sur place depuis longtemps à l'heure qu'il est,

avoir déjà assisté aux premières conférences, d'un coup je transpire. « À 7h30, oui, merci ».

Le gérant me regarde de toute sa hauteur. Il est très grand et très maigre. Ses joues sont creuses, sa peau terne, ses cheveux poivre et sel, et il se meut avec lenteur, comme si une partie de lui avait renoncé à la vie. Je me demande ce qu'il pense de moi, j'ai l'impression que mon trouble est si visible qu'il va me conseiller de rentrer chez moi, ou me sermonner. Il appuie son regard dans le mien, je détourne les yeux, je me sens honteux et minable. Je m'excuserais presque d'être là pour de si mauvaises raisons, je ne sais pas quoi dire et je ne sais pas si je dois dire quelque chose. Je suis épuisé, bloqué, suspendu au fil d'une situation dont je ne sais comment me sortir, et là, surpris, j'entends cette phrase sortir de sa bouche : « Soyez à l'aise, monsieur Grimard. »

Il ne dit pas : « Faites comme chez vous », comme on peut dire à son hôte. Il dit « Soyez à l'aise », ça me fait un drôle d'effet. Il reste là, devant moi, dans un sourire serein, et j'ai l'impression que je pourrais tout lui dire, lui montrer même la face la moins belle de moi-même, sans qu'il n'en tire aucune conclusion, sans qu'il ne porte le moindre jugement. Je bafouille un remerciement, puis me dirige vers l'escalier.

Là aussi, la décoration est désuète et chargée. Dans ma chambre, l'aménagement y est du même goût. Je pose ma valise sur un petit coffre bas et me laisse tomber sur le rebord du lit. Sans même me relever, j'ôte mon pardessus, ma veste de costume, et passe ma main dans mes cheveux. Ils sont encore mouillés de la pluie. Mes épaules me pèsent. Mon esprit cherche la fuite, quelque chose de constructif à penser, mais la fatigue est trop grande. Je n'ai plus aucun espoir, et la conviction d'être parfaitement inutile. C'est comme ça qu'à quarante-six ans, je me retrouve assis sur un lit d'hôtel d'une autre époque, à fixer des yeux le papier peint affreux qu'il y a là, juste face à moi, hypnotisé par ce motif anachronique, ces grosses fleurs aux tons ternes, assombries par le temps et le mauvais éclairage de la pièce. Ces feuilles et ces pétales qui s'entremêlent inlassablement, monstres de tristesse et d'ennui. Ce vert-de-gris qui rencontre ce rose poudré et se détourne du brun. Ces lignes répétées qui s'entrecroisent, se rencontrent ou s'évitent, pour toujours revenir au même point, quelques centimètres plus loin. Sentiment d'avancer, déception de réaliser qu'il n'en est rien. Sentiment d'avancer qui finit par se perdre dans les méandres de la conscience, et alors on est foutu. Fasciné

par les volutes fleuries qui me jettent mon désert intérieur à la face, je sens mes yeux devenir lourds. Mes paupières tombent lentement. Mal installé sur le dessus de lit, je m'endors.

La sonnerie du téléphone me réveille. Je suis encore habillé. J'ai dormi comme une pierre, je ne suis pas frais pour autant et il me faut dix bonnes secondes pour comprendre où je suis. Je me précipite sur le combiné pour faire taire cette sonnerie qui me vrille les tympans, et pour ne pas faire attendre la personne au bout du fil. C'est l'homme de la réception, je reconnais tout de suite sa voix et son vocabulaire châtié. À mon intention de me préparer pour descendre prendre le petit déjeuner, il me répond : « À votre convenance, Monsieur Grimard. » Je pense immédiatement que cet homme-là est parfaitement raccord avec son hôtel. Chic et désuet. Un luxe terni qui n'a plus les moyens de se vendre au prix de ses jeunes années, qui a perdu ses étoiles comme une actrice perd ses charmes à mesure que les autres prennent sa place. On accepte d'autres rôles, moins prestigieux, peut-être plus intéressants. Plus justes.

La pièce me semble plus grande qu'à mon arrivée. Au sol, la moquette était élimée aux passages des portes, la tapisserie est recouverte d'un voile de temps et de poussière, et les meubles auraient besoin d'un bon coup de cire fraîche. Je vais dans la salle de bain. Les carreaux valent au moins le papier peint de la chambre. Ça me déclenche un rire nerveux, tout ce kitch. Je ris de tristesse et de désolation, j'ai l'impression de toucher le fond, et ce n'est pas la corolle en verre dépoli des appliques qui va m'aider à remonter à la surface. Tout à coup, j'ai envie de rester sale. Me déshabiller, grelotter en attendant que l'eau soit chaude, c'est à nouveau trop pour moi. Je me force, je fais vite, l'eau a à peine eu le temps de chauffer. Et je fais l'impasse sur le rasage. J'ai du mal à me reconnaître dans le miroir. Cette absence dans le regard, ce vide terrible que je n'avais jamais vu, et puis cette bouche triste qui ne sourit plus à personne, ce n'est pas moi. Et pourtant si. Je me sens laid et morne.

Le sens de ma vie m'échappe totalement. Tout ce qui me reste, c'est soupirer, souffler, pleurnicher, exhorter une main tendue et la refuser finalement, me sentir coupable de trop penser, de ne pas trouver, de me laisser aller. Je suis devenu le type que tout le monde fuit, celui qui se plaint, celui pour qui tout est compliqué, ce type insupportable qui passe son temps à trouver des excuses pour ne pas se bouger. Imperceptiblement,

je suis passé des éclats de rire au rire jaune, puis du rire jaune à l'humour noir. Puis à plus rien. J'ai ce creux abyssal au milieu de la poitrine.

Je quitte la salle de bain et me poste machinalement devant la fenêtre. J'écarte les rideaux et regarde l'immeuble d'en face. C'est la première fois que je le vois sous cet angle-là. J'ai l'impression que ce n'est pas chez moi. Presque à hauteur d'yeux, il y a l'appartement dans lequel on vit avec Sandrine depuis près de vingt ans. J'aperçois sa silhouette. Elle se prépare pour sa journée. Elle a le pas vif, comme d'habitude, passe de la chambre au salon, du salon à la chambre, une tasse de café à la main. Elle la pose sur un coin de table, rassemble des affaires, la reprend mécaniquement, boit une gorgée, la repose, remonte ses longs cheveux en un chignon haut, se ravise, les noue en queue de cheval. Puis elle s'immobilise quelques secondes, comme si elle avait peur d'oublier quelque chose. Mais ce n'est pas possible. Sandrine n'oublie jamais rien.

Elle enfle son trench dans un mouvement réflexe, le serre à la ceinture et disparaît. Ça dure une minute, puis je la vois ouvrir la porte de l'immeuble. Elle jette un œil à sa gauche, puis à sa droite, et part en direction de son atelier. Elle ne m'a pas vu. Je ne sais pas si pendant tout ce temps elle a pensé à moi. Avec Sandrine on s'est rencontrés au Musée d'Orsay, devant un Van Gogh. J'étais à Paris pour la première fois, pour mes études de droit, mais au fond je rêvais de devenir artiste. Je voulais être différent, moi qui n'avais rien d'extraordinaire. Sandrine était jeune, elle était fraîche, et, surtout, il se dégageait de sa silhouette quelque chose de singulier. À cette époque, ses longs jupons se balançaient au rythme lent de ses intonations et de ses sourires. Ses mains parlaient, suspendaient le temps, se posaient tantôt sur une hanche, tantôt sur son cœur. Elle était vraiment ravissante. On s'est retrouvé tous les deux tous seuls devant cette toile, et elle a tourné la tête vers moi. Elle a parlé la première, et après tout s'est enchaîné. On s'est revus. J'ai adoré son indépendance, son rire qui perçait le ciel d'éclats inattendus. J'aimais sa liberté, imprenable, exubérante. La liberté de l'oiseau qui s'envole, qui n'a besoin de personne et qui attire à lui les autres oiseaux. Aussi étonnant que ça puisse paraître, elle aussi est tombée sous mon charme. Je crois qu'elle a d'abord aimé que je l'aime autant, et peut-être aussi mes petites manières et ma gaucherie. Elle a aimé que je l'admire dès le premier regard, que je crois en elle, toujours, que je voie en elle une artiste accomplie. Autant pour moi c'était un rêve que, au fond, j'ai toujours su chimérique, autant pour elle c'était une évidence. Et puis avec le temps, les choses sont

devenues plus fragiles, nos différences ont repris le dessus. On ne venait pas du même monde. Assez vite en fait, j'ai senti que ma simplicité l'agaçait, mais je faisais semblant de ne pas le voir, et elle faisait semblant de croire qu'elle pourrait me changer, qu'elle pourrait m' « élever », me faire prendre de la hauteur, de la classe. Changer de classe sociale. Mais on ne change pas les gens.

Caché derrière mon rideau de chambre d'hôtel, j'ai d'un coup très envie de la suivre. L'idée me traverse l'esprit de saisir ma veste au pied du lit, d'ouvrir la porte d'un geste ample, de dévaler les escaliers dans un fracas et de la filer de loin jusqu'à son atelier. L'épier dans ses tâches quotidiennes. La voir endosser sa chemise blanche maculée de taches rouges et bleues et jauger du bout des doigts l'état de ses pinceaux. Je ressens ce besoin soudain de me reconnecter à elle, comme si c'était le moment ou jamais de recoller les morceaux. Je pourrais lui dire tout ce que j'ai sur le cœur. Je rêve que ce la ravive la passion de nos débuts. Mais l'absurdité de la situation me saute au visage. Comme si je pouvais rattraper toutes ces années perdues, tous ces non-dits, juste en quittant l'hôtel et en la suivant jusqu'à son atelier. Je suis paralysé, j'ai les jambes toutes raides et les tempes en fusion. Je n'attrape pas ma veste au pied du lit, je n'ouvre pas la porte d'un geste ample, je ne dévale pas les escaliers dans un fracas. Je reste enfermé dans cet hôtel comme un con.

ce quelque chose qu'on n'oublie pas

Il est des situations où l'émotion est si forte qu'elle vient imprégner chaque cellule de notre corps d'une petite marque indélébile qui se transmet de génération de cellules en génération de cellules, et dès que la luminosité de l'instant, la brise du moment ou une odeur fugace s'approche un tant soit peu de celle qui était là au temps précis de l'émotion première, celle-ci réapparaît avec la même vigueur, les cellules se réveillent, le cœur se met à battre fort, les souvenirs se mêlent au présent, et l'on revit, comme au premier jour, ce « quelque chose qu'on n'oublie pas ».

Son « quelque chose qu'on n'oublie pas » à lui, c'est le regard de Lucile, dans le rétroviseur de son taxi, la seule fois où il l'a aperçue. Elle faisait Concorde – Opéra, il était aux alentours de 18h30, elle a levé les yeux et elle lui a demandé :

« Il m'a dit 'Qui ne dit mot, consent'... C'est con, comme expression, non ? »

Elle n'a pas attendu sa réponse.

« Moi, ça me fait bondir ! Je ne consentais pas, je réfléchissais... Ça devrait être l'inverse, tiens ! Qui ne dit mot s'oppose ! »

Elle baissa les yeux sur ses mains.

« C'est stupide, pardon. Je dois vous paraître stupide... »

Son regard s'était éteint. Il fut saisi, il aurait voulu arrêter son taxi, descendre et lui ouvrir la porte comme le font les hommes galants, la faire sortir de la voiture et la serrer contre lui, lui dire que qui qu'elle soit et quoi qu'elle ait fait, il était de son côté pour toujours. Pourquoi elle, pourquoi avec cette intensité, pourquoi maintenant ? Peut-être le grain à peine cassé de sa voix, le col de sa chemise légèrement de travers, ou les mots qu'elle avait prononcés, ces mots qui trahissaient une énergie immodérée tout autant qu'un bon paquet de failles. Ça avait été un vrai coup de foudre, une explosion incontrôlable comme on n'en voit qu'au cinéma.

Mais il n'était pas un garçon de cinéma, pas même un gentleman. Il a simplement dit :

« Moi je crois pas que vous soyez stupide ». Il a trouvé ça con. Il a voulu se rattraper.

« Vous avez pas l'air d'être une fille stupide ». Il a trouvé ça encore plus con, alors il n'a plus rien dit, il s'est contenté de sourire béatement en jetant de temps en temps un coup d'œil dans le rétroviseur. Ça a quand même eu l'effet de l'apaiser, Lucile. Elle s'est détendue, s'est enfoncée dans l'assise de la banquette arrière.

« Vous avez raison, il ne mérite pas que je lui donne tant d'importance. »

Il n'est pas descendu pour la serrer dans ses bras. Les battements de son cœur étaient trop forts et ses jambes trop faibles, ça aurait été gênant il le savait bien. Il lui a juste offert la course.

« Ça me fait plaisir. Pour vous remonter le moral. »

Depuis, il est devenu un vrai cœur d'artichaut. Un clignement de paupières au ralenti et son battant se remplit d'émoi, toutes ses petites cellules s'agitent comme Lucile les a fait s'agiter la première fois. Le coup de foudre le saisit avec la même fougue, son frisson transpire aussi sec, la surprise le fige tout pareil. Mais il a bien compris qu'il ne peut pas tomber amoureux chaque fois qu'une femme au col de travers monte dans son taxi. Il se raisonne.

Lucile, il ne l'a jamais revue. Ce n'est pas faute d'avoir roulé son bahut dans les environs de la Concorde. Il ne l'a jamais revue, mais grâce à elle, quelque chose s'est ouvert à l'intérieur de lui. Ce « quelque chose qu'on n'oublie pas » a fait germer sa sensibilité, et désormais il ne fait pas que transporter des gens. Il les écoute. Leurs petits bonheurs qui ne trouvent pas leur place ailleurs. Leurs coups de colère dont ils ne sont pas très fiers. Il est une parenthèse dans un monde qui juge trop vite, qui heurte et qui chahute. Sa petite contribution, même, aux « quelques choses qu'on n'oublie pas ».

une place pleine d'amour et d'oiseaux rieurs

Face au papier, j'ouvre par le souvenir une porte sur mon enfance. La part joyeuse, monocolore. Du jaune. Mais la plume et la palette de teintes chamarrées activent une créativité gloutonne qui se nourrit de tout, surtout du laid, du qui fait mal, du dérangeant. Sur le papier se déposent des taches et des traces noires, bleues, rouges, tantôt épaisses, tantôt transparentes. Je tisse comme je peux ces fils bariolés, et peu à peu, j'accède à moi. Et peu à peu, je me laisse une place dans mon cœur, pleine d'amour et d'oiseaux rieurs. Et tellement de couleurs.

une fenêtre ouverte sur la campagne

Par cette fenêtre ouverte sur la campagne, c'est la vie d'une maison de famille qui s'évanouit dans l'air humide, dans le chant des oiseaux, dans les gouttes qui perlent sur les feuilles du tilleul. Des souvenirs restent gravés quelque part, loin, dans les mémoires. Ils ont dû partir. Ils ont pu partir. Plus tard, ailleurs, ils revivront autrement la perspective d'un dimanche vert et pluvieux, le goût d'un thé fumant par soir d'orage, la joie de l'avion en papier lancé, envolé, retombé.

prise au piège

Un coup d'œil à l'horloge de son portable. Il était en retard. Il abandonna ses deux biscottes sur la table de la cuisine, avala d'un trait le fond de café de sa tasse et fila. La secousse de l'ascenseur lui fit un haut-le-cœur. En arrivant au centre médico-psychologique, la secrétaire lui tendit le gratuit qu'on déposait tous les matins dans leur salle d'attente. Il sursauta. La photo en première page, c'était elle, Annie, sa patiente dont il était subitement tombé amoureux. D'un coup, tout lui revint en mémoire.

Trois mois plus tôt, elle s'était présentée à lui pour la première fois et il n'avait pu cacher sa surprise. Elle n'était pas le genre de personnes qu'il recevait en consultation dans ce petit centre de campagne largement subventionné par les institutions publiques, où il avait plutôt l'habitude de croiser des agriculteurs en faillite dépressifs, poussés là par des épouses au bord de la crise de nerfs.

Annie était de la ville, sans doute venait-elle ici pour ne pas risquer de croiser une connaissance, avait-il pensé alors.

« Je viens de mon propre chef, avait-elle commencé par dire. Personne ne sait que je suis ici. Personne ne comprendrait. »

Très vite il avait senti que cette patiente ne serait pas comme les autres. La nuance qu'il percevait dans sa gestuelle, dans ses propos, la rendrait certainement unique à ses yeux. Pendant leurs premières séances, il s'était pris à imaginer ce que cette femme pouvait cacher de torturé, de psychotique ou même simplement d'anxieux derrière ce sourire franc et ces robes fluides cintrées à la taille, féminines sans être provocantes. Il était resté attentif aux indices qu'elle voulait bien semer au passage de ses mots, mais laissait volontairement filer le temps des séances, savourant la brise fraîche qu'Annie venait souffler dans son quotidien morose. Il y aurait bientôt quelque chose, elle se livrerait, ils le font toujours, mais cette fois-ci il n'était pas pressé.

La fiche de renseignements qu'elle avait remplie de son écriture droite et régulière indiquait qu'elle était institutrice et qu'elle avait quarante-et-un ans. Elle parlait avec

délectation des générations de petits hommes et de petites femmes qui se succédaient années après années dans ses classes, découvrant le monde à coups de pinceaux colorés, de gommettes et de chats perchés. Puisqu'il n'était jamais question ni d'époux ni d'amant, il l'avait imaginée vouée toute entière à son métier, dépourvue comme une sainte de toute vie personnelle. Pourtant, à leur quatrième séance, elle lui dit :

« Je ne suis plus vraiment jeune, mais je suis une toute jeune maman. J'ai toujours rêvé d'être mère. »

Rien dans le comportement d'Annie ne trahissait le moindre tourment. Pas un rictus, pas un frémissement incontrôlé. Elle se tenait immobile face à lui, stable sur la chaise pourtant inconfortable de ce cabinet qu'il avait tenté de rendre aussi accueillant que possible, en vain. Le linoléum gris et le crépi sur les murs avaient eu raison de ses efforts. C'est pourtant sur ces mots qu'il avait senti qu'une percée était possible.

« Est-ce de cela dont vous êtes venue me parler, Annie ? De votre maternité ? »

Son regard avait fui un instant, cherchant à se poser sur ces murs où il n'y avait nulle part où le faire. Puis elle avait planté ses yeux dans les siens, silencieuse, le temps pour lui de confirmer qu'elle était là pour ça, qu'ils étaient enfin arrivés à son point de bascule, à ce moment où il faut gérer la distance, être ferme sans opprimer, surtout ne pas braquer, surtout laisser à l'autre la fierté d'avoir seul franchi le cap. Apprivoiser le silence, rappeler le respect du secret professionnel, et patienter.

« Chaque jour... je veux dire, souvent, presque tous les jours... au moins une fois par jour... je me vois faire du mal à mon petit garçon. »

Prise par l'émotion, elle s'était arrêtée là. Il l'avait félicitée, avait clôturé la séance, et il était ce soir-là rentré chez lui plein d'entrain. La fierté et la gratitude avaient fait naître en lui un sentiment qu'il savait interdit entre un psychiatre et une patiente, mais l'avait chassé d'un revers de pensée pour ne pas gâcher son plaisir.

Il avait attendu fébrilement la prochaine venue d'Annie, entier soumis à l'envie dévorante d'être là pour elle, de comprendre et d'accepter ses paradoxes les plus profonds, jubilant

intérieurement d'avoir mis le pied dans la porte de son inconscient. Il s'enorgueillissait d'avoir acquis sa confiance, et les séances suivantes avaient été à la hauteur de ses espérances.

Elle lui avait raconté la force de cette pulsion qui était là et dont elle ne voulait pas, qui cultivait en elle des hypothèses malsaines.

« Je le tiens dans mes bras, sur le trottoir en attendant que le feu passe au rouge, il dort, il est paisible, les voitures défilent sous mes yeux et je me dis 'Et si je le jetais, là, sous les roues de ces voitures ?' Ou alors je rentre sur la pointe des pieds dans sa chambre la nuit, pour m'assurer que tout va bien, et je me demande combien de temps il faudrait que je serre mes mains autour de son cou si fragile pour qu'il cesse de respirer. Il est près de moi quand je prépare à manger et je me demande ce qui se passerait si je perçais sa peau avec la lame de mon couteau, et je vois le sang couler et le bébé tétanisé qui ne peut même pas pleurer... »

Les larmes avaient coulé et plusieurs fois il avait eu cette terrible envie de la prendre dans ses bras, d'être plus que son psychiatre, plus même qu'un ami. Elle était si importante, il aimait la force que démontrait son port de tête et la fragilité dans laquelle son drame la plaçait. Elle devenait tout ce qui pouvait désormais compter pour lui. À la fin de cette séance, il lui avait glissé dans la main son numéro de téléphone personnel, masquant la négligence de son acte derrière l'excuse de l'urgence potentielle.

« Si un jour vous craignez de passer à l'acte... »

Il avait espéré qu'elle l'appelle, que soudain il n'y ait plus de petit garçon ni d'angoisses nocturnes, et qu'ils quittent ensemble cette campagne isolée pour des horizons plus légers. Rencontre après rencontre, il n'avait plus voulu l'entendre parler de ce vertige qui l'habitait pourtant. Il voulait qu'elle construise un avenir, et il voulait en faire partie. Quand elle revenait à la raison de sa venue, ils se contentaient d'affirmer que ce n'était, elle devait en être certaine, « que le symptôme de la dépendance maternelle et de la peur bien légitime de voir arriver malheur à son enfant ». Et rencontre après rencontre, il s'était permis des gestes, des mots, qu'il n'aurait pas dû se permettre. Un regard un peu trop appuyé, une main sur la joue, un compliment.

Détournant ses gestes insistants, elle avait, bribe après bribe, raconté son histoire. L'attente désespérée de cet enfant qui ne venait pas, dévastant sur son passage son couple d'alors. La conception si peu orthodoxe, honteuse, dont elle ne parlait jamais. La solitude de l'accouchement, sa mère qui avait refusé de venir, qui ne voulait pas de ce petit-fils qui arrivait trop tard, qui ferait d'elle une vieille grand-mère, qui n'acceptait pas qu'on veuille, comme ça, un enfant à tout prix. Elle avait raconté tout ce qui était resté en elle, trop profond, trop intime. La première nuit à la maternité, incapable d'appeler la sage-femme alors que la terreur de s'être trompée l'avait soudainement envahie, maintenant qu'il était là, réel, vivant, juste à côté d'elle. Elle qui l'avait tant rêvé, qui en avait fait son combat, qui à quarante ans passés bénéficiait forcément de l'expérience nécessaire, qui était de surcroît institutrice depuis plus de quinze ans, elle s'était senti l'interdiction absolue de douter, d'avoir peur, de ne pas savoir comment faire.

Elle avait parlé, encore et encore, et à mesure qu'elle avait précisé cette sensation d'avoir été prise au piège de cet objectif ultime qu'elle s'était pourtant elle-même fixé, lui avait vu se monter tout autour de lui celui dans lequel il tombait. Il s'était enfoncé dans l'ambiguïté de ses propres sentiments, ballotté entre l'exaltation de vivre auprès d'Annie quelque chose d'absolument unique, et la panique de faire voler en éclat son cadre professionnel, bien trop déjà pour demander de l'aide. Il aurait dû envoyer Annie vers un confrère en expliquant que la relation lui échappait. Mais il ne l'avait pas fait, parce qu'elle l'avait bouleversé, et qu'il ne pouvait pas accepter qu'elle puisse vivre sans lui.

Il enchaîna les insomnies et délaissa ses autres patients. Il voulait entrer dans sa vie, alla jusqu'à prétexter d'imaginaires méthodes thérapeutiques pour venir la voir chez elle. Elle refusa, alors il fantasma des embrassades passionnées, parfois plus encore, et lentement mais sûrement, il perdit pied.

Et puis un jour Annie avait cessé de venir, et lui n'avait fait qu'aller de mal en pis. Elle l'avait quitté sans prévenir et il lui en voulait comme un amant jaloux. L'orgueil d'abord l'avait rongé. Puis la honte. Puis la peur. Il avait été terriblement négligent et doutait qu'elle fût guérie de ses maux. Il ne pouvait pas l'avoir aidée en faisant preuve de si peu de distance et d'objectivité, en passant plus de temps à rêver d'une relation amoureuse qu'à vivre une relation de soutien. Une nuit, un effroi terrible s'était emparé de lui et il

avait repensé à la quatrième séance, aux sombres pensées d'Annie, et chaque jour qui s'en était suivi, il l'avait vue jeter son bébé dans l'eau d'une rivière ou sous un train, et la sueur ruisselait le long de son front et de ses joues, il était devenu le monstre qu'il avait toujours craint de devenir, et ses idées sordides se mêlaient à la réalité, il voyait partout cet enfant qui jetait sur lui son regard triste et innocent. La culpabilité était trop lourde à porter, alors il se raisonnait, minimisait ses manquements, relativisait autant qu'il le pouvait.

Deux semaines avaient passé comme ça. Fébrile, il avait néanmoins tenu, comptant sur le temps pour apaiser ses sentiments. Mais ce matin-là, le journal à la main sous les néons blancs du secrétariat, il sombra à nouveau. Annie était là sous ses yeux, en première page. Tout ceci avait bel et bien existé.

« Ça va, docteur ? » lui demanda la secrétaire. Il sentit ses jambes prêtes à se dérober sous lui. Les mots ne sortaient pas de sa bouche, tournaient en boucle dans sa tête. « Je suis dans la merde. Je suis vraiment dans la merde... » Il se pinça l'arête du nez en fermant fort les yeux, espérant une pensée lumineuse. Mais rien ne vint. Blême, il se laissa glisser sur une chaise. Le journal tomba au sol. Il titrait : « Elle-même psychiatre, elle se fait passer pour une patiente pour dénoncer les dérives de son propre métier. »

retenir le cri

Protégé des poussières qui s'envolent, il est immobile derrière sa fenêtre. Protégé du boulevard qui résonne, il a appris : ne rien faire d'autre qu'être. L'odeur du tabac dans sa gorge est fixée, il attend, observe de sa tasse de thé filer la fumée. Son corps est calme, ses gestes sont lents, et pourtant, l'amer goût de l'adultère persiste. Il ne dit rien, ne gronde pas. Au désir obsédant de crier, il résiste.

point de bascule

Ils m'ont sommée de restée dans ma chambre le temps des préparatifs. « Cinquante ans, ça se fête ! », m'ont-ils dit, mais ils voulaient de ne je m'occupe de rien. Je prends le livre sur ma table de chevet, le repose aussitôt. Je me lève, me rassois, essaie de ne pas entendre au rez-de-chaussée les meubles qu'on déplace et les rires étouffés. Voilà des jours maintenant qu'une pensée m'obsède, et je me demande si cette fête, que j'anticipe joyeuse et gourmande, saura me la faire oublier.

En attendant, j'ai beau tourner, me concentrer sur les pivoines en fleurs de l'autre côté de la fenêtre, je ne peux m'ôter cette question de la tête : si ce jour-là, à ce moment précis dans cette librairie, j'avais prononcé son nom, si seulement même j'avais osé me retourner sur lui que je sentais, là, juste derrière moi, à quoi ressemblerait ma vie aujourd'hui ?

Je ne me suis pas retournée, et je ne sais toujours pas si c'était du courage ou de la lâcheté. Si j'avais prononcé un mot, n'importe quel mot, tout aurait basculé.

« Si tu t'approches encore, je ne pourrais pas résister. »

Il aurait pris ça pour une invitation. Il aurait eu raison, aurait tendu la main, dégage les cheveux de mon cou et m'aurait observée sans un mot. J'aurais fermé les yeux, prête à céder, tendue dans l'attente de sentir ses doigts sur ma nuque, dans mon dos, sur mon ventre.

« Je n'ai pas réussi à t'oublier.

- Est-ce que tu m'as suivie jusqu'ici ?
- Non. On dirait que le hasard fait bien les choses. »

Toujours dos à lui, j'aurais imaginé dans ses yeux cette tendre expression qui avait voulu dire, jusque-là, « Je te veux, tellement. Mais je te respecte, et si ce n'est pas moi que tu as choisi, je n'insiste pas. » Mais si, dans cette librairie, j'avais prononcé le moindre mot, plus rien de tout ça n'aurait plus rien voulu dire.

Je ne me suis pas retournée. Je n'ai pas prononcé son nom. Je n'ai rien dit. Je suis restée droite, fière, figée. Je n'ai pas osé céder à ce que mon corps cherchait pourtant à imposer. Après ça, il est parti vivre à l'étranger, et je ne l'ai jamais revu. Je me suis installée confortablement dans une vie sereine qui m'a rendue heureuse. Mais quelque chose est resté. Plusieurs fois, je me suis repassé la scène dans ma tête, imaginant sa présence silencieuse derrière moi et l'odeur suave de sa transpiration. Je nous ai imaginés pressés l'un contre l'autre, fébriles mais puissants, dans une vie de soleil où le temps dure longtemps. « Jamais je ne serai rassasié de toi », me disait-il dans les ébats fougueux de mes songes. Et la vie n'était plus qu'un perpétuel voyage, l'un dans l'autre, à l'autre bout de soi et à l'autre bout du monde. Et le passé n'avait plus d'importance, le futur non plus. Ne comptaient plus que son haleine, son souffle sur ma peau et chacune des zones de mon corps où se posait la pulpe de ses doigts.

J'ouvre la fenêtre. Le soleil caresse mon visage. Un frisson me parcourt. Je pourrais lui écrire. Je sais qu'il a un compte sur le réseau social professionnel que je fréquente. J'aimerais savoir si lui aussi y pense, parfois, à cet instant lointain qui me hante comme un regret. Si lui aussi m'imagine nue, quelques fois. S'il s'imagine dans cette fausse retenue que l'on a lorsque l'on ne sait plus montrer, ni dire, à quel point l'émotion est forte. J'ai peur. Peut-être m'a-t-il au contraire oubliée. Lui aussi a construit un « autre chose » qui ne laisse aucune place à cette chose-là qui est absurde et viscérale. Je saisis mon téléphone et accède à son profil. Ses traits n'ont pas changé malgré les années. J'y reconnais le détachement qui m'a plu chez lui lors de notre première rencontre. Je pianote un message. « Je pense à toi, aujourd'hui plus que jamais ». J'hésite à l'envoyer. En bas dans l'allée, je vois les invités arriver. De vieux amis, chargés de bouteilles et de boîtes de chocolats. Mon fils au bras de ma belle-fille. Mon mari, un bouquet de ballons à la main. Il s'arrête, lève les yeux vers moi, me sourit. Je baisse les yeux sur le téléphone. Derrière la porte de la chambre, on m'appelle.

« J'arrive dans une minute ! »

Je ne me suis pas changée, je ne me suis pas maquillée. Je me regarde dans le miroir. Mes yeux me semblent cernés, mon teint terne. J'éteins mon téléphone, le pose sur la table de chevet et descends rejoindre la fête.

les pleins et les creux de la vague

Un jour, j'ai terminé mon premier album. Bouclé, sauvegardé, uploadé sur mon site et même envoyé à quelques maisons de production. Puis s'en est suivi... un grand vide.

J'avais beau lire et relire, concentré, les notes griffonnées dans mes carnets, ces notes prises alors que je suais sang et eau sur mes compos, des idées d'arrangements et de mélodies que je n'avais ni le temps ni l'espace de traiter, rien à faire, pas la trace d'une bonne idée. Ça aurait pu valoir quelque chose, avant ; à ce moment-là, c'était dépassé.

C'était comme si l'intégralité de mon être avait été capturée dans ces quatorze pistes, et que je n'avais plus rien à raconter. Pourtant, ma soif de composer n'était pas épanchée, mes doigts voulaient courir sur les touches du clavier et les potards du studio. Mais pour dire quoi ? Il me fallait une idée et même plus, de l'inédit, de l'inattendu, une révolution.

Alors je suis parti. Quête ou fuite, allez savoir. Je cherchais de l'ailleurs, des paysages, j'ai trouvé des visages.

J'ai rencontré une espagnole aux larges hanches et aux cheveux bouclés. C'était en juin, la tiédeur des jours et des soirs a déposé sur nos corps une vague sensuelle. Mon blouson est resté accroché à son porte-manteau pendant deux bonnes semaines. J'ai enregistré le frottement de sa jupe de soie contre ses jambes longues, le froissement des vêtements que l'on enlève et que l'on jette à terre. Quand je les réécoute, je les vois rouges comme son pays et la ceinture autour de sa taille coquette.

J'ai rencontré un peintre portugais qui donnait des caramels à manger à son perroquet bleu. C'était un perroquet qui chantait Pavarotti, jamais la bouche pleine. Je l'ai enregistré, et aussi les épices et le poisson qui mijotaient ces soirs d'été dans leur court-bouillon parfumé. Quand je les réécoute, ils sont rouges comme des tomates bien mûres et le soleil qui se noie dans la mer.

J'ai rencontré Samiya, une jeune indienne qui venait d'échapper à la mort. Ses yeux, ses dents, ses joues, reflétaient la vie comme je ne l'avais jamais vue. J'ai compris ce

que « rayonner » signifiait. J'ai enregistré ses mots exotiques, et son rire à pleine bouche, et le tintement de ses bracelets. Quand je les réécoute, ils sont rouges comme le point au milieu de son front et la lumière qu'elle a mise dans ma vie.

Tous ces sons, je les ai travaillés comme on travaille la terre. J'ai construit quelque chose de nouveau, à la rencontre des sens, des sons et des voix. Une musique nouvelle qui n'a rien de commun avec celle qu'on enseigne. Au hasard des pleins et des creux de la vague, j'ai trouvé mon idée.

sur le banc

Dimanche 7 août 2005

Le terrain de jeu est vide. Je m'assois sur le banc de pierre, le contact est rugueux sous mes doigts. Il est à peine sept heures, j'aime la clarté de ce moment de la journée. Ce paysage banal me rappelle mon enfance. Beaucoup de choses me rappellent mon enfance, quand nous étions trois à jouer au ballon sur le carré de gazon derrière la maison.

Bien des choses ont changé depuis que Sylvain n'est plus là. Il était celui de nous trois qui avait fait des mots sa force. Quand Anthony la brute, notre voisin, s'invitait sur notre terrain pour nous chercher des noises, Sylvain s'avavançait, sans crainte, et disait :

« Qu'est-ce que t'as besoin de prouver ? À nous trois on est plus forts. Si tu t'ennuies, tu peux venir jouer avec nous, ou alors va lire un livre, ça te fera pas de mal. »

Parfois, la brute venait jouer avec nous, parfois il s'en allait, parfois il était trop vexé et se jetait sur nous. On n'était pas plus forts parce qu'on était trois, mais on courait plus vite, dans un éclat de rire partagé. C'était toujours Sylvain qui riait le plus fort. Il n'avait jamais peur.

Si je ferme les yeux je revois mes deux frères, enfants, et je suis avec eux, et nous jouons, sans prendre garde à ce temps qui passe si vite et qui laisse parfois, sur son chemin, un lourd barda dont on se passerait bien.

Lundi 8 août 2005

Je déambule dans les allées. Il est plus de midi, les fourchettes cliquètent, les salades se composent et les sirops rafraîchissent. Je sens l'odeur de la viande grillée et celle du pain frais.

Après la mort de Sylvain, maman a cessé de cuisiner, comme si à la maison il n'y avait plus suffisamment de vie à nourrir. Des temps d'avant, je me souviens de son quatre-quarts.

Elle le préparait le dimanche. Il était tendre, presque fondant, il avait tendance à s'effriter et un bon goût de beurre frais. Je le mangeais nature. Sylvain y mettait de la confiture, papi le trempait dans son café. Je ne me rappelle pas si maman en mangeait.

Mercredi 10 août 2005

Ici, c'est plein d'animateurs, d'excursions de groupes avec trop de groupes, et de mobilier de colonie... Tout me rappelle que je suis venu seul. Dans mon bungalow, il y a un banc et des chaises bleu turquoise, et des murs jaune poussin. Ça me fout le bourdon. À moins que ce ne soit le silence de la pièce.

J'ai presque envie de me parler à moi-même. Je vais plutôt faire couler un café. Je défroisse le filtre, le remplis de trois cuillères bombées de pur arabica, verse trois tasses d'eau froide dans le réservoir, et presse le bouton qui fait un « clac » aigu. Puis la cafetière frémit, le bruit de l'eau qui chauffe envahit la pièce, puis celle des gouttes qui tombent, une par une, dans le broc.

Maintenant que le silence est rompu, je crois entendre des oiseaux derrière le carreau. J'ouvre la fenêtre. Il y a aussi le bruissement des feuilles des arbres du jardin. Je me demande si en tendant encore l'oreille, je pourrais entendre la mer. Le café coule, mon cœur s'apaise.

On frappe à la porte. Le premier coup me fait sursauter. Le deuxième couvre le bruit des oiseaux et déclenche celui de mon cœur dans ma poitrine. Je m'approche, c'est une femme derrière la porte vitrée. Elle s'ennuie, je m'ennuie, le café a fini de couler. C'est comme ça que je rencontre Hélène.

On s'installe sur la terrasse. Elle met un demi-sucre dans son café. On se raconte des banalités, et puis bientôt d'autres choses, des choses qu'on n'a jamais dites à personne.

« On pourrait peut-être se tutoyer ? »

Ce soir-là, on a du mal à se quitter.

Jeudi 13 août 2015

Voilà dix ans que nous vivons ensemble avec Hélène. Nous passons une semaine là où nous nous sommes rencontrés. Elle est partie marcher le long de la mer, elle dit que le contact du sable sur ses pieds lui apporte l'énergie de la Terre. Elle me surprend toujours.

Je suis assis sur l'un des bancs du jardin d'enfants. Jules dévale le toboggan. Quand on a su que c'était un garçon, l'idée m'a traversé de l'appeler Sylvain. Et puis très vite j'ai su que ce n'était pas une bonne idée. Je retire mes chaussures, pose mes pieds nus à plat sur l'herbe. C'est pas si bête, cette histoire d'énergie de la Terre.

Jules tient de sa mère. Il est joyeux et curieux et souvent, j'ai l'impression qu'il ressent les choses différemment de moi. Mais je crois qu'il m'aime bien. Il fait quelques tours de toboggan et vient près de moi. Il repart. Il commence à être grand.

Le lendemain de sa naissance, je suis allé voir mes parents et je leur ai tout dit. Que je n'arrivais pas à me sortir de la tête que c'était de leur faute. Que s'ils ne nous avaient pas laissés rentrer de l'école tous seuls, tous les soirs pendant toutes ces années, ça ne serait pas arrivé. Que s'ils avaient fait plus attention à nous et moins à leur travail, Sylvain serait toujours là.

Ils n'ont pas dit grand-chose, seulement qu'ils avaient fait ce qu'ils avaient pu faire. Bien sûr, comment croire le contraire. Mon père travaillait dur, ma mère s'était arrêtée quand on était petits, puis elle avait repris. Pour être une femme active, pour l'argent, mais je crois aussi qu'elle était mal à l'aise avec ces trois garçons. Je crois que si elle avait eu une fille, tout aurait été différent.

Depuis ce jour, j'ai pris quelques kilos, mon dos est plus large, j'occupe plus de place. Je vais toutes les semaines devant la tombe de Sylvain pour lui parler. Il ne m'en veut plus, il n'en veut plus à personne.

J'ai tout raconté à Jules. Je lui ai dit qu'il avait un oncle qu'il ne verrait jamais, et qu'il était parti quand il avait son âge. J'ai pu lui raconter sans pleurer. J'avais une boule dans la gorge, mais je n'ai pas pleuré. Depuis ce jour, plus jamais je n'ai pleuré en pensant à Sylvain.

une nuit blanche avec toi

J'associe les nuits blanches aux vacances adolescentes. Temps révolu de soirées sur la plage, de discussions qui n'en finissent plus, et se transforment en défis à relever. Et si l'on tenait jusqu'au lever du soleil ? Et si l'on partait nager au milieu de la nuit ? Puis vient le petit jour, où le ventre hurle de faim et la fatigue est belle.

J'aimerais passer une nuit blanche avec toi. Voilà si longtemps que nous nous connaissons, tant de soirées de discussions, et jamais nous n'avons passé une nuit entière, ensemble, sans dormir. Je nous imagine les traits tirés et le sourire aux lèvres, un verre de vin joyeux à la main, à étouffer nos rires sur la terrasse pour ne pas déranger les voisins, tes yeux à la lueur des bougies, au loin les oiseaux qui se taisent dans les arbres. Ou une nuit d'hiver serrés l'un contre l'autre, blottis sous une couverture à regarder le feu dans la cheminée, à regarder un film en noir et blanc à la télé.

Puis pour ne pas sombrer, nous irions marcher le long de la rivière, plus loin que le point où nous faisons d'habitude demi-tour, nous serions seuls au monde et cette solitude serait une chance. Nous aurions la furieuse impression de voler du temps à la vie, faisant taire en nous la voix de la raison qui sait, elle, que ce temps devra être rattrapé, peut-être dès demain. Mais demain ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas cette nuit, laissez-nous croire encore un peu que nous sommes libres et invincibles.

retrouver le sens

Scène 1 :

Un homme marche sur une plage, au soleil couchant, les mains jointes dans le dos, courbé. Il est nerveux.

Georges, *plaintif* :

Mais diable, où est-il ?

De temps à autre, il dégage du sable du bout de ses pieds nus et se penche en avant en plissant les yeux, grogne ou hausse les épaules.

Un petit garçon entre en scène. Il boite. Il porte une salopette à même la peau, et une casquette blanche. Ses pieds à lui aussi sont nus. Il s'arrête net en apercevant l'homme face à lui. Un instant, il a l'air songeur.

Antoine, *fort* :

Hé ! Monsieur ! Tu cherches quelque chose ?

L'homme balaye l'air de la main pour signifier au garçon qu'il ne veut pas lui parler. Le garçon s'approche.

Antoine :

Je peux t'aider si tu veux ! Tu cherches quoi ?

Georges :

Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Et puis je ne vois pas bien comment tu pourrais m'aider. Quel âge tu as, d'abord ?

Antoine :

Dix ans.

Georges :

C'est ce que je disais.

Antoine, *s'approchant* :

Tu sais, je suis toujours le premier à la chasse au trésor. Et pourtant, tu as vu, hein ? Je boîte !

Georges, *maugréant* :

On te laisse gagner, voilà tout...

Antoine :

J'ai entendu, tu sais. Alors, tu me dis ? Tu cherches quoi, à la fin ?

Georges :

Je cherche du sens.

Antoine :

Ah.

Le garçon soulève sa casquette et se gratte la tête en fronçant les sourcils. Le rideau tombe.

Scène 2 :

Antoine et Georges sont assis en tailleur dans le sable, face à face. Ils jouent aux cartes.

Georges :

C'est quoi, qui t'a rendu boiteux ?

Antoine :

La polio.

Georges :

C'est moche. La vie est injuste.

Antoine :

Moi je suis content, parce que grand-mère dit que j'ai eu de la chance, que ça aurait pu être plus grave que ça.

Georges étale des cartes sur le sable devant lui. Antoine regarde, puis pointe les cartes du doigt.

Antoine :

Non, ça marche pas, là ! Tu as cinquante, et il faut cinquante-et-un pour poser. Tu peux remballer.

Georges :

Mais comment est-ce que tu parles ? « Tu peux remballer ». T'as été élevé où, hein ?

Il lève la main.

Non, ne me dis pas, je sens qu'on va tomber dans le misérabilisme.

Antoine, *souriant* :

Je serais toi, je ne m'avancerais pas à désigner le plus misérable des deux. C'est ma grand-mère qui m'élève. Elle fait les meilleures boulettes de la région, et elle danse la ridée comme personne.

Georges :

Elle est bretonne ?

Antoine :

Jamais mis les pieds. Non, elle est du Nord, d'ici. Mais c'est ça, tu vois, qui est dingue avec ma grand-mère. Ça, et ses boulettes.

Georges se lève, jette ses cartes sur le sable devant lui et s'étire.

Georges :

Les meilleures boulettes de la région, hein ? Allez viens, je t'emmène chez moi, je vais te les préparer, moi, les meilleures boulettes de la région.

Antoine, *enthousiaste* :

Chiche !

Le rideau tombe.

Scène 3 :

Antoine et Georges sont attablés dans la salle à manger d'un appartement spacieux à la décoration passée. Il y a des pompons aux rideaux et du tissu à grosses fleurs sur les fauteuils. Ils portent une serviette à carreaux autour du cou.

Antoine, *se léchant les doigts* :

Elles sont moins bonnes.

Georges :

Tu as quand même tout mangé...

Antoine :

J'avais faim. Mais je t'avais dit que frire, c'est mieux que bouillir.

Georges :

Frيره, ça rend trop gras.

Antoine regarde autour de lui en silence, puis il tend le menton vers la bibliothèque.

Antoine :

Ils disent quoi, tous ces bouquins ?

Georges :

Tout et rien. Je ne sais pas. Je ne les ai pas lus, ils étaient à ma femme.

Antoine :

Et ta femme, elle t'a quitté parce que tu es un vieux ronchon qui n'aime même pas les livres.

Georges :

Mais comment tu oses ? On ne t'a jamais appris la politesse ? Et qu'est-ce que tu connais à la vie, toi ? Tu es haut comme trois pommes !

Antoine, se laissant tomber sur le dossier de sa chaise :

Je ne suis peut-être pas celui que tu crois. Peut-être ai-je seulement *l'apparence* de l'enfant...

Un sourire se dessine sur ses lèvres. Il regarde son assiette, puis la pousse de côté. Il retire la serviette de son cou, lève ses jambes et pose ses pieds sur la table. Toujours nus, le spectateur peut constater à quel point ils sont sales. Antoine attrape un couteau sur la table et commence à se curer les dents avec. Georges pousse lui aussi son assiette, et installe ses pieds sur la table.

Georges :

Alors tu serais, quoi, une sorte de divinité traversant les âges, un immortel... Le diable, peut-être ? Ma conscience ! Qui viendrait me remonter les bretelles au crépuscule de ma vie ?

Antoine :

Arrête de faire le malheureux, tu as encore de belles années devant toi...

Georges :

Si tu n'es pas celui que tu laisses paraître, prouve-le-moi !

Antoine, le regard fixé sur les pieds de son hôte :

Tu as remarqué que le pouce de ton pied gauche est plus gros que celui de ton pied droit ?

Georges :

C'est vrai, mais tu changes de sujet.

Antoine, se penchant vers l'avant pour mieux voir :

Et pas qu'un peu. Toi aussi t'as eu la polio ?

Georges :

Je ne sais pas.

Un silence. Le rideau tombe.

Scène 4 :

Antoine et Georges se promènent côte à côte dans une avenue vide bordée de platanes. Georges marche lentement pour suivre le rythme saccadé du garçon.

Georges :

Tu ne devrais pas être à l'école, toi ?

Antoine :

La meilleure école est dans la rue. Grand-mère est d'accord avec ça. Je vais en classe, parfois, mais ça m'ennuie. La vie est bien plus belle dehors.

Georges :

Moi je trouve que la vie est triste. J'aimerais être joyeux, tu sais, mais je ne sais pas faire. Toutes ces guerres, ces violences, partout...

Antoine :

Tu devrais voir plus petit... Ou plus grand, je ne sais pas.

Il sort une paire de lunettes rondes, métalliques, de la poche avant de sa salopette. Les montures ne supportent aucun verre. Il les tend à Georges.

Antoine :

Tiens, enfile ça. Mettons que ce soient celles de John Lennon ou de Gandhi. Tu vois quoi ?

Georges :

Eh bien, la même chose, pardi ! Il n'y a pas de verres, à tes lunettes !

Antoine :

Et c'est justement là que tu te trompes. Ces lunettes, elles ont les verres que tu veux bien leur donner.

Georges :

Alors quoi, on oublie les malheurs ?

Antoine shoote dans un caillou du bout du pied. Il atterrit au milieu de l'avenue.

Antoine :

Tu es un dur à cuire, toi. Tu aimes faire celui qui ne veut pas comprendre. Ce que j'essaye de te dire, c'est que ce n'est pas parce que tu es plus malheureux, que les autres le seront moins.

Il s'arrête, se place devant Georges, se dresse sur la pointe des pieds et retire les lunettes du nez de son ami. Il les chausse sur le sien.

Antoine :

Moi, je vois la vie en rose dès que je mets ces lunettes. Et pourtant, elles appartenait à quelqu'un que j'aimais et qui est mort. Mais si je suis perdu et que j'ai les lunettes, je sais ce que j'ai à faire. Et toujours, ce que j'ai à faire, c'est voir que l'instant est magique.

Georges :

Magique, magique, tu en as de bonnes. C'est juste un jour normal dans une vie normale.

Antoine :

Et ça, c'est pas magique, peut-être ?

Ils marchent en silence côte à côte, les mains jointes dans le dos, jusqu'à sortir de scène. Le rideau tombe.

Scène 5 :

Dans son appartement, Georges attend, assis à la table du salon. Le couvert est mis. À hauteur de sa main gauche, une boîte de cigares est ouverte. On frappe à la porte. Georges frappe ses genoux du plat de ses deux mains et se lève pour aller ouvrir.

Georges, levant ses bras devant lui :

Marcel ! Grand frère ! Entre, je t'en prie !

Marcel, *surpris* :

Eh bien, te voilà bien joyeux !

Georges :

Je suis heureux de te voir.

Marcel ôte son chapeau et sa veste et les suspend au dossier d'une chaise.

Marcel, *voyant la boîte de cigares* :

Et en plus tu me sors ces merveilles ! Voilà longtemps ! Allez, raconte à ton frangin ce qui se passe dans ta vie.

Georges :

Tu as du flair : j'ai rencontré quelqu'un.

Marcel :

Ah, les femmes ! Elles seules vous changent un homme...

Georges, *mystérieux* :

Ce n'est pas une femme.

Marcel :

Je ne vois pas. Un banquier ? Un avocat ? Un expert immobilier !

Georges :

Ce n'est pas un homme non plus. Enfin, pas encore...

Marcel :

Comment ça pas encore ? Je ne comprends rien à ton charabia !

Georges :

C'est un minot. Un gamin. Jamais je n'aurais cru pouvoir dire ça, mais tu vois, ce même m'a changé.

Marcel, *dubitatif* :

Un même ! Et c'est qui, ce même ?

Georges :

Il s'appelle Antoine.

Marcel :

Et c'est tout ?

Georges :

Il est malin, il est très cultivé malgré son air de vagabond, il vit chez sa grand-mère et il sait jouer au rami... Je ne connais pas son nom, je ne sais pas où il habite, en fait je sais très peu de choses de lui. Et pourtant, c'est incroyable, mais j'ai l'impression de l'avoir toujours connu.

Marcel :

L'amitié parfaite, en somme.

Georges :

Je je crois que c'est plus que ça. Comme un attachement familial, tu vois ? Une partie de moi...

Marcel :

C'est étrange, parce que quand tu es né j'ai supplié les parents pour qu'on t'appelle Antoine. Ils n'ont jamais voulu. J'aimais ce prénom, et j'avais comme l'intuition qu'il était fait pour toi.

Georges :

Je l'ignorais.

Marcel :

Antoine...

Georges :

Tu sais si j'ai eu la polio quand j'étais petit ?

Le rideau tombe.

Scène 6 :

Antoine est seul en scène. Tête baissée, regard triste, jambes pendantes, il est assis sur un banc public. À sa gauche, un arbre. Le vent souffle et fait bruisser les feuilles. Georges entre en scène, le pas ample et l'air joyeux. Voyant son ami, il l'apostrophe.

Georges :

Eh bien alors, que t'arrive-t-il ? Tu m'as l'air bien désœuvré, tu as perdu tes lunettes ?

Antoine :

Ma grand-mère est morte.

Un silence.

Antoine :

Je n'ai plus personne, je suis tout seul, et je ne veux pas aller à l'orphelinat. À l'école ils disent que c'est les enfants fous, qu'on enferme là-bas.

Georges est choqué, son sourire s'éteint. Il baisse les yeux et se remet en marche, tourne en rond devant le banc, s'appuie de la main contre l'arbre, regarde tour à tour Antoine, puis le sol, se remet à marcher, s'arrête... Cela dure de longues minutes.

Georges :

Tu vas venir vivre chez moi. Il y a de la place, il y a des livres, tu y seras bien, n'est-ce pas ?

Antoine, *triste* :

Tu crois que c'est possible ?

Georges :

C'est pas toi qui disait « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait » ?

Antoine, *esquissant un sourire* :

Non, c'est pas moi, c'est Mark Twain.

Georges :

On s'en fiche, on a qu'à dire que c'est toi.

Antoine saute du banc, retombe maladroitement à pieds joints et s'approche de Georges. Ils se prennent dans les bras l'un de l'autre un long moment. Le vent tombe et le silence se fait.

Antoine :

Merci.

Georges :

De rien. Je crois que je l'ai trouvé.

Antoine :

Quoi donc ?

Georges :

Le sens.

comme un cri qui résonne à mes oreilles

L'appartement est plongé dans le silence. Je me déplace à pas feutrés, je glisse sur le parquet. « T'es où ?! Qu'est-ce que tu fous ?! » C'est comme une alarme qui résonne à mes oreilles. Je me fige. J'attends. Puis le silence revient. Aussi lourd. Aussi sourd. Je me déplace à pas feutrés, je glisse sur le parquet. La théière se met à siffler. C'est comme une sirène qui résonne à mes oreilles. Je me fige. J'attends. Puis le silence revient. Aussi lourd. Aussi sourd. Je me déplace à pas feutrés, je glisse sur le parquet. Le téléphone sonne sur le guéridon de l'entrée. C'est comme un cri qui résonne à mes oreilles. Je me fige. J'attends. Puis le silence revient. Aussi lourd. Aussi sourd. Je me déplace à pas feutrés, je glisse sur le parquet. Sans un bruit, je tourne la clé dans la serrure, je tire la porte. Je sors.

balade en bord de mer

Le train cahote entre Narbonne et Perpignan, inondé de la lumière du Sud, enserré entre un étang et un autre, ou peut-être est-ce la mer, et je suis comme lui entre deux eaux, ralenti par la chaleur et ce ciel trop bas. De plus en plus lent, le train finit par s'arrêter, d'un coup le silence se fait, je suis seul dans le wagon à l'exception d'un homme quelques sièges plus loin, qui m'apparaît de dos, immobile, un journal ouvert posé sur les genoux, tellement immobile qu'il pourrait bien être mort.

« Nous sommes arrêtés en pleine voie, pour votre sécurité, veuillez ne pas tenter l'ouverture des portes... » débite une voix enregistrée. Silence à nouveau, qui dure cette fois. Il me semble que la chaleur continue de monter derrière les vitres poussiéreuses. Je retire mon gilet. Il est 16h17. Je n'ai pas envie d'attendre, encore moins de me lever à la recherche d'information. Je me sens déjà las de ce trajet qui ne se déroule pas simplement comme il était prévu. Est-ce donc si compliqué de faire rouler un train ? Le temps passe.

Il flotte dans l'air une odeur de tabac froid, et soudain s'y adjoint l'accent chantant du contrôleur qui pénètre dans le wagon. « La correspondance pour Argelès-sur-mer... » et j'entends « La correspondan-seu pour Argelè-sseu-sur-mèreu », et ce sentiment soudain de vivre une aventure lointaine et solitaire gonfle ma poitrine. Chez moi dans l'Est, les noms en « mer » se prononcent « mé ». Il n'y a pas la mer et même si je vois bien qu'ici les étangs ont l'air d'être la mer, ce n'est pas la même chose.

« La correspondan-seu pour Argelèsseu-sur-mèreu ne sera pas assurée. Monsieur bonjour, vous allez à Argelèsseu-sur-mèreu ? » Il s'est arrêté à côté de moi, il me regarde et sa moustache me paraît immense sous son képi, comme s'il n'y avait sur ce visage qu'une moustache et rien d'autre, il y a bien des yeux mais pas plus gros que des boutons de chemise, et la moustache sourit en me parlant, rétrécissant d'autant les boutons de chemise.

« Je... non, je descends à Perpignan... on s'arrête bien à Perpignan ? »

Et voilà que je découvre que la moustache a des dents, des dents étrangement blanches sous les poils grisonnants et jaunis par la cigarette, et je ne sais pas si je trouve ce monsieur fort sympathique ou désagréablement condescendant. Bien sûr que l'on s'arrête à Perpignan, me rassure-t-il, et d'ailleurs nous n'irons pas plus loin, mais pour l'heure nous sommes arrêtés et impossible de dire pour combien de temps.

Je m'enfonce dans la moquette verte et grise de mon siège. Le contrôleur repart, se tourne vers l'homme de dos, passe son chemin devant son signe de la main. Le temps continue de s'écouler. Des aigrettes se posent près de nous et repartent, indifférentes, le soleil perd ses rayons dans des étincelles qu'il jette dans le clapotis de l'eau, des plantes hautes sur tiges transpirent et se courbent et il monte en moi un sentiment d'injustice, d'abord comme une brise ténue puis de plus en plus fort. Comme si mon temps, celui que je perds exactement maintenant, dans ce train, n'avait aucune importance. Et la tension monte en moi, d'autant plus haut que personne n'est là pour l'entendre, le contrôleur est reparti et bien sûr il ne repassera pas, il sait bien que s'il revient ce sera pour les plaintes. Il y a bien cet homme plus loin dans le wagon, mais comment vider mon sac au parfait inconnu sans passer pour un emmerdeur ? Mes jambes trépignent, la chaleur devient insupportable, je tente de me changer les idées, je parcours les lignes d'un magazine oublié là mais je ne comprends rien, je relis en vain, lâche le magazine avec colère. Le bruit des pages froissées traverse l'air, rend presque son écho contre les vitres, puis le silence revient, plus agaçant encore, plus provocant. Il faut qu'il se passe quelque chose ou je vais exploser.

« Ce paysage donne à méditer, n'est-ce pas ? » lance l'homme du bout du wagon, et les mots ne me touchent pas c'est la voix qui me heurte. L'intonation, le placement des pauses entre les mots et le grain surtout. Grave mais pas rauque. Grave et clair en même temps. Je connais cette voix, je connais cet homme, forcément, mais aucun visage ne se forme dans ma tête et je le vois toujours de dos et ce dos-là ne me dit rien. J'aimerais qu'il parle à nouveau mais pour cela il faudrait que je réponde et je ne sais pas quoi dire, de quoi a-t-il parlé déjà ? Je n'arrive pas à réfléchir, j'essaie de passer en revue les gens que je connais mais rien ne vient, et que ferait-il si loin de là où j'ai toujours vécu ? Cette voix qui m'est si familière, si elle venait de quelqu'un que je fréquente, quelqu'un que je croise même rarement, pourquoi y aurait-il en moi cette confusion, ce vertige d'étrangeté ? Si c'était mon pharmacien ou mon boulanger, arrivé ici par la plus grande des

coïncidences, je saurais, simplement, de qui il s'agit mais ça ne vient pas, et la sueur perle sur mes tempes, je cherche d'autres pistes et je pense à toutes ces émissions de radio que j'entends sans écouter quand je suis seul à la maison et que j'ai besoin de compagnie sans pour autant oser sortir, il y a cet économiste au timbre si particulier mais non ce n'est pas ça, il y a celui qui fait des lectures mais non ce n'est pas ça non plus, la voix m'échappe il faudrait qu'il parle à nouveau, de la voix il ne me reste désormais que l'impression.

« Pardon, vous dites ? »

Je prie intérieurement pour que l'homme répète son propos mais cela ne vient pas, le doute en moi laisse place à une espèce de terreur profonde et viscérale, il faut qu'il parle mais s'il ne dit plus rien ? Et tout à coup me vient la certitude que cet homme est beaucoup plus proche de moi que ce que j'ai bien voulu croire, beaucoup plus proche qu'un pharmacien ou qu'un animateur radio. Quelqu'un qui a fait partie de ma vie, vraiment, totalement et quotidiennement, quelqu'un qui m'a connu, peut-être lorsque j'étais enfant. Quelqu'un qui savait tout de moi et en qui j'avais confiance. Quelqu'un de proche mais dont je ne me souviens pas, toujours aucun visage et l'homme ne répond pas.

J'affronte ma crainte et je me lève, je vais aller le voir, m'asseoir face à lui et lui demander, quitte à passer pour un fou. Je me lève, m'avance puis m'arrête net. L'homme a disparu, je me retourne, balaie le wagon des yeux mais il n'y a aucun doute, il est vide. Je marche vite, passe les portes, pénètre dans le wagon suivant. Vide aussi. Je cours, remonte le train, personne. Encore un wagon, puis un autre. La peur grandit, mes jambes peinent à me soutenir. J'ai peur d'avoir été oublié ici, au milieu de ce nulle part dont je ne connais rien, ni des dangers ni des échappatoires. Au loin devant moi j'entends des voix, je reprends espoir, des exclamations, il y a des gens, j'entends une voix de femme qui monte dans les aigus. Je passe encore des portes. Les passagers sont là, autour du contrôleur qui tient son képi dans la main, tapote un mouchoir sur son visage. La moustache semble désolée, il n'a pas d'explication à donner, il faut attendre, il n'y a pas de route ici personne ne peut venir nous chercher, il faut attendre que les informations arrivent et que le train reparte... Je cherche mon homme dans le groupe mais je ne sais pas quoi chercher. Des cheveux gris il y en a mais ce n'est pas ça, un journal dans une

main ? Nulle part. « Laissez-nous au moins sortir, on cuit ici ! » gémit la femme. Mais le contrôleur ne cède pas, si le train repart sans prévenir ce sera une catastrophe, il nous le répète, ça va aller, il va aller se renseigner... Il tourne les talons tandis que les yeux des passagers montent au ciel, le groupe se disperse mais les conversations se poursuivent à deux ou trois, je tends l'oreille, à l'affût de la voix. Rien. Je regarde les visages. Rien. La voix n'est pas là, ou alors elle se tait. Elle se tait pour que je ne la trouve pas, elle s'est adressée à moi par mégarde ou par provocation et maintenant elle regrette ou alors elle me nargue, m'observe m'enfoncer dans ma détresse. C'est une voix mauvaise, une voix qui trahit, qui fait mal. Se pourrait-il que maman m'ait menti pendant toutes ces années ? Qu'elle ne m'ait même rien dit sur son lit de mourante ?

Je quitte le wagon, hagard. J'ai besoin de m'asseoir, je tente de regagner ma place mais la rame me paraît interminable. Je me sens perdu, je m'arrête sur une plateforme et m'adosse à la porte. J'essaie de reprendre mon souffle. Sous mes yeux, toujours ce paysage, interminable lui aussi, écrasant et poussiéreux à moins que ça ne soit la vitre. Je vois mal. Je plisse les yeux, et aperçois au loin une forme étrange, noire et verticale. Ce n'est ni une bête ni un arbre. Ça ressemble à une silhouette, mais comment se pourrait-il que quelqu'un se tienne là, immobile au milieu des étangs ? J'essaie de forcer mes yeux, je me concentre, c'est bien une personne, un homme. L'homme. C'est lui. Je dois sortir, le rejoindre, lui parler. Si c'est lui, celui dont j'ai si souvent rêvé, je dois le savoir, j'ai des questions. Tant de questions. Pourquoi ce départ, pourquoi cet abandon, qu'est-ce que tu avais fait, qu'est-ce qu'on t'avait fait ? Le sentiment d'injustice revient plus fort, et la terreur et la crainte. J'appuie sur le large bouton carré de la porte, elle ne vient pas, je force, elle s'entrouvre, juste de quoi me faufler, je descends les marches du train et je m'avance, sous mes pieds il y a du sable et des herbes et de l'eau, le soleil me cogne la tête, mes yeux me brûlent, j'avance encore, l'eau remonte le long de mes mollets, de mes genoux, sur mes cuisses. J'ai peur comme jamais je n'ai eu peur mais je ne veux pas revenir en arrière. Je ne peux pas. Je poursuis, l'eau monte à ma taille, puis elle recouvre mon torse et plus j'avance plus la silhouette s'éloigne. Elle est minuscule maintenant. C'est peine perdue je me retourne et je vois le train au loin. Il me semble qu'il avance, très lentement mais il se déplace, des oiseaux s'envolent à son passage, j'essaie d'avancer mais le sable s'enfonce sous mes pieds, je me sens lourd, mes muscles sont raides et l'eau m'écrase la poitrine. Je n'ai plus de force, le train s'éloigne et la mer m'engloutit.

extraire l'honteuse souffrance

En mots et en images, je crée. Je donne à voir pour extraire l'honteuse souffrance, pour faire sortir la peine qui n'en a pas assez des larmes et de la sueur. Je tente. De calmer la conscience, de lui donner un sens comme on donne aux chiens fous quelques os à ronger. J'encense l'insensé, pour m'en accommoder. J'énonce l'inaudible, pour ne pas m'écrouler, et cultiver une face de la normalité. J'espère non pas te plaire, à toi qui lis ces lignes. Ne pas t'offrir de quoi glaner quelque menu déni. Mais prêter un écho au vide qui résonne, sonne, tape et crie, au fond de ta personne. Tente toujours d'en faire un « autre chose ». L'oreille qui attend d'encaisser ce tumulte qui sortira de toi, crois-moi, je le promets, quelque part elle est là.

il lui suffirait

Elle est là, dans cette rue, grande, droite. Elle porte haut son cou, il lui suffirait de lever juste un peu les yeux pour apercevoir le ciel au-dessus de sa tête. Elle a les mains jointes devant elle, basses, accrochées à l'anse de son large sac de cuir. Elle attend quelqu'un. Elle frémit, elle a un peu froid, ses escarpins sont décolletés et ses collants sont fins. Elle a de l'allure, les passants la regardent, se perdent dans le blanc de son cou et le pourpre de ses lèvres. Elle ne les voit pas.

Elle ne part pas, elle revient. Elle attend quelqu'un, en retenant ses larmes. Elle est là et elle sort juste de l'hôpital. Les résultats n'étaient pas bons. Elle a rangé ses affaires, quitté la chambre, signé la décharge et traversé le hall chauffé aux courants d'air. Elle est là, elle attend, il ne va plus tarder. Bientôt, dans ses bras, elle pourra se laisser aller. Mais pour l'heure, elle ne veut pas craquer. Elle frémit. Elle se sent déjà morte. Pourtant, il lui suffirait de lever juste un peu les yeux pour apercevoir le ciel au-dessus de sa tête.

sortir du cadre

Oser. Partir dans un sens opposé. Défier les lois du policé. Tout casser. Les normes, le cadre. Rendre tout énorme. Rendre tout petit. Rendre tout bizarre. Créer. Marcher sur les mains en pleine rue. Dompter les oiseaux de la rue. Tendre une main à l'inconnu. Il y a tant de façons de se bousculer, d'activer une autre résonance. Orangée. Veloutée. Et signer.

les ongles vernis de rouge

Assises toutes les trois côte-à-côte, dos au mur, sur les chaises en plastique rose du bord de la piscine, elles ont le regard tourné vers le soleil, et de longues casquettes en paille vissées sur la tête. Leurs ongles vernis de rouge luisent à leurs mains comme à leurs pieds. Elles restent sans bouger.

« Ma chérie, ton nouveau tour de taille, c'est indécent. Tu es en infraction avec les lois de la nature.

- Ce qu'il y a d'indécent, c'est le regard des hommes qui se détourne à nouveau des attributs de leur propre femme... »

Le corps qui parle a retrouvé son galbe d'antan. Après avoir porté trois marmots, allaité car le code des bonnes mères l'imposait, et s'en être occupé pratiquement tous les jours pendant près de vingt-cinq ans, il est de nouveau seul avec lui-même, et peut enfin consacrer plus de temps qu'il n'en faut à se pomponner et à s'admirer de la tête aux pieds. Le devoir conjugal et maternel accompli, il jouit sans entrave des séances d'UV, des massages et des manucures financées par monsieur, dans la plus parfaite satisfaction narcissique.

« Et de combien ce cher Docteur Panagiotakis a-t-il allégé ton portefeuille, en plus d'alléger ta taille et tes hanches, pour aller aussi loin dans l'idéal esthétique ? »

La tête concernée se penche vers l'avant et les yeux fardés apparaissent au-dessus des lunettes noires.

« De tout, précise la bouche repulpée. Jusqu'au dernier centime. On n'a qu'une vie... »

La bouteille d'huile de bronzage passe d'une main à une autre, fait luire les bras, les cuisses, les épaules, comme une dernière couche de vernis lustrant cette revanche sur le temps qui passe.

« Mes enfants à moi s'opposent à la chirurgie plastique – notez que je n'en ai que faire. C'est bien simple, ils ne comprennent rien à ce que je raconte. Moi non plus, du reste, je ne comprends rien à ce qu'ils racontent... Cette lubie de la « sobriété heureuse », comme ils disent...

- Les ânes ! Pourquoi donc se priver de ce que la science nous donne de meilleur ?
Le jour où ils se retrouveront à notre place crois-moi, ils comprendront. »

Un homme en polo et pantalon de lin blancs, le biceps saillant et le cheveu gominé, s'approche et tend un plateau argenté à la femme du milieu. Posée dessus, une enveloppe.

« S'il vous plaît, madame. »

Les fins doigts aux ongles vernis saisissent l'enveloppe, la décachètent et en retirent un feuillet de papier vergé ivoire, plié en deux. À nouveau, la tête concernée se penche vers l'avant et les yeux fardés apparaissent au-dessus des lunettes noires. Le regard s'assombrit, fusille l'homme en blanc déjà reparti, puis se tourne, à droite, à gauche, presque suppliant, vers les deux autres paires de lunettes noires.

« Eh bien quoi ?! Tu en fais une tête ! Parle !

- Tom... Tom...
- Quoi, Tom ? Ressaisis-toi, voyons, et dis-nous ce qui est écrit sur ce fichu papier ! »

Et les doigts agacés et impatients de saisir le feuillet sans permission, de le monter aux yeux...

« Oh le mufle ! Oh l'ingrat mari, le perveeeeers ! Elle a au moins vingt ans de moins que lui ! »

Sur le papier tombé à terre, le mari remercie sa femme, elle a été une compagne « aboutie », mais la vie l'appelle ailleurs. Tu comprends, cela passe si vite, j'ai besoin de me sentir vivant, et bla bla bla, le si banal laïus. Les trois estomacs se nouent derrière les maillots de bain de créateurs, la séance de bronzage n'est tout à coup plus tellement

amusante. Les mains aux ongles vernis ramassent l'huile solaire, les lunettes, les tissus de plage et abandonnent les trois chaises en plastique rose du bord de la piscine.

« Tu sais quoi ? Tu aurais mieux fait de garder ton argent. »

un (si) long voyage

Ce fut un long voyage, qui commença, comme bien des voyages, par l'euphorie de l'aventure. Il y eut la fatigue des nouvelles sensations, les haut-le-cœur de voguer sur des mers agitées, les mets improbables à déguster... et tant de bouteilles d'eau gazeuse. Ce fut un voyage du printemps, de l'été puis de l'automne, dans lequel s'emmêlèrent les jours et les nuits, les rêves et les cauchemars, l'émerveillement et les déboires. Jusqu'à la fin du voyage, qui ne nous épargna guère, je perdis la notion de l'espace et du temps. Bourrasques et tempête, c'est à 14h28 que tu finis par naître.

derrière le nuage

« Qu'y a-t-il derrière le nuage ? demanda l'enfant à son père.

- Il n'y a rien, derrière le nuage. Il n'y a rien d'autre que le ciel. Un autre nuage, à la rigueur... »

L'enfant fronça les sourcils.

« Est-ce qu'il n'y a rien, est-ce qu'il y a le ciel, ou est-ce qu'il y a un autre nuage ? »

Un ange passa. Le temps passa, et le soleil descendit, jusqu'à se cacher derrière les arbres au loin. Les nuages se groupèrent en un voile qui empêcherait les étoiles et la lune de passer. Le père et l'enfant frissonnèrent. Il fallait rentrer désormais.

« Je vais te dire ce qu'il y a derrière le nuage », dit le père.

L'enfant leva les yeux.

« Il y a l'ange qui passe. »

fortuite rencontre

Vous y êtes allé fort sur l'after shave ! C'est la première chose qu'elle m'a dite. Elle attendait son tour à la caisse du supermarché, moi j'arrivais pour déposer mes achats, et elle m'a sorti ça comme ça, grand sourire. J'ai eu le choix entre la prendre pour une folle, et la trouver agréablement naturelle. Pardon, je suis un peu directe, parfois, désolée. C'est juste que je suis sensible aux odeurs... J'ai décidé de la trouver agréablement naturelle, et je lui ai souri. Ma mère m'a offert ce parfum mais je ne l'aime pas. Je me dis qu'en en mettant beaucoup le flacon finira plus vite. Là elle a dû se dire qu'elle avait le choix entre me prendre pour un arriéré de fils à maman, ou pour un type un peu drôle. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai croisé les doigts... Elle a dit : vous avez le temps pour un verre ?

le gâteau de tante Odette

Avec toute cette agitation, je crois bien qu'on m'a oublié. Je suis dans la cuisine. Avant de partir, maman a dit : « Reste-là. Tiens, assieds-toi là, on revient », et depuis ils ne sont pas revenus. C'est tante Odette qui a fait un malaise, je crois. Maman voulait pas que je vois ça. Elle devait être sacrément mal en point. Ça, c'est parce qu'elle s'est entêtée à aller chercher le gâteau qu'elle avait commandé à la pâtisserie hier soir, par téléphone. Les gâteaux à la crème, tante Odette elle en raffole. Alors tout à l'heure, elle est sortie, malgré le vent et la grêle. Elle a même pas attendu que ça se calme.

« La pâtisserie va fermer, et on n'aura pas nôtre gâteau », elle a dit en enroulant son écharpe autour de son cou comme on ficelle un rôti.

Sauf que tout le monde s'en fiche, du gâteau de tante Odette. Elle les choisit toujours avec trop de crème et trop de sucre. Oncle Henri, il peut pas en manger, rapport à son « chlo-res-té-rol » ; maman elle a encore plus peur de grossir que des araignées ; papa il a des chicots qui supportent pas les sucreries, et moi j'ai l'interdiction du dentiste parce qu'il dit que j'ai les mêmes dents que papa. Alors le gâteau de tante Odette, en fait, il est que pour tante Odette.

Je suis assis sur une des chaises de la cuisine et je commence à me tortiller. Je suis sûr qu'elle a fait un malaise, tante Odette, ou alors elle a attrapé une pneumonie. Ça s'attrape quand il fait froid, et c'est pire quand y a du vent, il a dit, le prof de sciences. Ou alors c'était pour qu'on sorte pas chahuter dans la cour le jour où le directeur monsieur Latranche était pas là...

Je me tortille sur ma chaise en toussant. Ils m'ont oublié, c'est sûr. J'ose pas aller voir. Si ça se trouve, elle est morte, tante Odette. Je tousse plus fort pour qu'ils m'entendent. Ça doit faire une heure que je suis là. Plus longtemps, même, si ça se trouve. Derrière la fenêtre, il pleut toujours.

Finalement, j'entends des pas dans l'escalier. C'est maman qui descend. Je reconnais le frottement de sa main le long de la rampe. Je la vois qui s'approche. Elle entre dans la cuisine.

« La fièvre est tombée. On a eu peur, mais c'était juste un coup de froid. Rien de cassé.

- Ah. Tant mieux. Et le gâteau ? je demande.
- Le gâteau, il a fini retourné et écrasé dans son carton. Foutu. Elle est tombée dessus en faisant son malaise. »

J'avais envie de rire, mais je pouvais pas. J'imaginai le gâteau plein de crème aplati par le gros derrière de tante Odette, et la crème qui déborde par tous les trous. Papa, il dit souvent qu'aucune faute n'est impardonnable. Surtout quand il a bu un coup de trop. Mais là, quand même, j'ai pas ri, parce que maman, elle avait l'air triste. Elle regardait le jardin au-dehors. Les branches du tilleul dansaient avec le souffle du vent.

toute une lignée en trois mots compressée

Il dessine des soleils dans la pâte à modeler, en riant, en criant, en chuchotant. Il savoure chaque mot nouveau qu'il parvient à prononcer, il le tourne et le retourne dans sa bouche, goulûment, comme il mange les premières fraises du printemps, juste lavées, luisantes et rouges.

Il a l'apparence de l'innocence, et pourtant il sait, quelque part dans son âme, ce qu'ont traversé ceux qui l'ont précédé. Depuis qu'il est né, il me guide là où se trouvent les failles, il me pousse à les creuser pour mieux les réparer. Je l'accepte, aussi difficile soit-il.

Aujourd'hui, son grand-oncle est mort, après des semaines de combat contre cette maladie qui asphyxie. Il a compris. Assis face à moi sur sa chaise haute, il dit avec un air sérieux que je lui connais si peu : « Didier est mort ». Et dans ces trois mots compressés, c'est toute l'histoire familiale qui se concentre. Et dans cette pause du regard qu'il jette au loin derrière moi, dans ce silence qui s'installe alors qu'il ne lui laisse d'ordinaire aucune place, ce sont toutes ces morts inacceptables et inacceptées qui se figent d'un seul coup. Les suffocations qui se répètent, les sépultures mal faites. Les déportés, les gazés, celles et ceux qui se sont perdus dans la grande masse des atrocités. Les oubliés, les calcinés, celles et ceux dont le corps après la mort n'a pu être honoré.

Il y a tout cela dans cette suspension du temps qui traverse ses yeux. Une histoire qui avance et se répète en même temps. Je cherche, j'apprends, je tente de comprendre et de poser des mots là où il y en a si peu, de recréer des récits là où le sens s'est perdu. Je fais comme je peux pour apaiser l'histoire, et lui transmettre un peu du courage des anciens. Je m'efforce de transformer les souvenirs noirs et les brouillards en photos toutes en nuances de gris, et même quelques couleurs, des bribes de films dans ma tête où ils reprennent un peu de vie, parlent et rient, même, parfois.

Lui qui vient juste après moi dans cette histoire, lui qui porte tout cela et tant d'autres possibles, qui porte aussi toute une autre lignée, ne me laisse aucun prétexte à détourner les yeux. Il sait.

le petit goût sucré du parmentier de mon enfance

Le hachis parmentier, c'est une institution dans la famille. C'est le plat préféré de mon père. Avant même ma naissance, ma mère en était spécialiste.

Je porte la fourchette à mes lèvres, je sens la chaleur me frôler. L'odeur est familière, j'ouvre la bouche, y déverse le mélange de purée, de bœuf, de fromage gratiné et d'épices mystérieuses.

Aujourd'hui, le goût est légèrement différent. Je ne retrouve pas la pointe sucrée que je sens d'habitude dans le hachis de maman. Je mâche, laisse le parfum et la chaleur tapisser chacune des parois de ma bouche. Les dents, l'intérieur des joues, les gencives, la langue. J'en avale une partie, puis mâche ce qui reste. Ce goût suave, décidément, est absent.

« Tu as changé ta recette ?

- Non, pas du tout, répond-elle. Inchangée depuis quarante-cinq ans, il n'y a pas de raison. »

Peut-être est-ce différent parce que je ne suis pas chez mes parents. Alité chez moi depuis une semaine, maman m'a elle-même apporté mes repas. Comme hier, avant-hier, et les jours d'avant, elle est arrivée à 12h30 précisément. Pas 12h29, pas 12h31. 12h30. Elle a sonné mais n'a pas attendu ma venue. Elle a ouvert la porte avec le trousseau de clés que je lui ai prêté en sortant de l'hôpital.

« Reste tranquillement dans ta chambre, m'avait-elle dit. Je connais le chemin de la cuisine. »

Chaque jour, elle a pris le temps de cuisiner pour moi, de se déplacer pour m'apporter son plat, de le réchauffer et de le disposer joliment dans une assiette, ajoutant, si cela s'y prêtait, quelques feuilles de salade arrosées d'un filet de vinaigrette. Il y a eu la

quiche, les lasagnes, le pot-au-feu, d'autres choses encore, et aujourd'hui le hachis. Chaque jour, elle a posé l'assiette, un couteau, une fourchette, une serviette et un verre d'eau, sur un plateau de bois, et me l'a apporté dans ma chambre. Chaque jour, en entendant ses pas dans la cuisine, le souffle ronflant du micro-ondes, le cliquetis des couverts, ma gorge s'est asséchée jusqu'à ne plus pouvoir déglutir. Je n'osais pas déglutir. Chaque jour, j'ai commencé mon repas en buvant d'un trait le verre d'eau posé sur le plateau.

« Tu es sûre que tu n'as rien changé dans ta recette ? Je ne retrouve pas le petit goût sucré qu'il y a d'habitude.

- Rien du tout. »

Ses lèvres sont pincées, on ne les voit quasiment pas. Il me semble tout à coup que sa bouche est devenue plus mince. Serait-ce à cause de l'âge, ou parce qu'elle ne sourit plus ? Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai vu sourire maman.

Elle est assise au bord du lit, elle me regarde manger, entrouvre les lèvres à chacune de mes bouchées. Elle m'aurait donné la becquée si elle avait pu. Je mange aussi vite que possible. À la moitié de mon assiette, elle commence à trépigner, jette un œil à sa montre, puis par la fenêtre. Chaque bouchée m'est plus difficile à avaler.

Ça me rappelle l'année où je m'étais fait enlever les végétations. Je ne pouvais rien avaler. Même la glace ne passait pas. Maman s'inquiétait. « Déjà qu'il n'est pas gros », répétait-elle. Moi, je ne voulais pas la contrarier, je ne voulais pas qu'elle se fasse du mauvais sang, alors je me forçais.

Je regarde maman, ses mains jointes sur ses genoux, posées sur le tissu bleu de sa jupe, et plus je vois ses mains plus je suis lent à manger. Je ne reconnais plus les goûts dans ma bouche, ma gorge s'enflamme.

« Je t'avais dit que les marches du métro étaient glissantes. »

Voilà, on y est. J'ai fait une sale chute, mais je l'ai bien cherchée.

« Tu n'écoutes jamais ta mère. »

Je pose la fourchette dans l'assiette, à côté de ce qu'il reste de hachis. Un tiers, je dirais. Ça ne passe plus. J'ai comme une boule en plein milieu de la trachée. Il y a huit jours, j'ai raté une marche dans le métro, station Montparnasse. C'est là que je descends pour aller au travail. La veille, la veille !, maman me disait au téléphone :

« Fais attention quand tu prends le métro, les marches glissent, surtout celles qui ont le rebord métallique. Je le sais, moi, je le prends souvent, le métro. Édouard, tu m'écoutes ? Fais attention aux marches du métro. »

Ça fait vingt ans que je fréquente le métro, dont dix où je parcours exactement les mêmes couloirs pour aller au boulot, que j'emprunte les mêmes sorties, que je slalome aux mêmes endroits entre les poussettes et les valises. Jamais un problème. Et là, le lendemain, le lendemain !, mon pied ripe, ma cheville se tord, ma jambe s'affaisse et je m'étale de tout mon long. Immobilisé.

« Je t'avais dit de faire attention. Tu n'es pas raisonnable. À ton âge... »

Je ne sais pas comment je dois le prendre. À mon âge... Trente-six ans, c'est déjà vieux ? C'est déjà foutu ?

« Et comme tu n'as personne pour s'occuper de toi... »

Elle ne finit pas sa phrase, bien sûr. Elle ne va jamais trop loin. Elle reste sur le fil. Mais ce qu'elle veut dire, c'est « heureusement que ta vieille mère est là pour toi. »

Je sens que la pente est glissante. Je botte en touche.

« Je suis fatigué, maman, je te raccompagne. Je peux me lever un peu, maintenant. »

Je soulève le plateau et le pose près de moi, puis écarte la couverture. Une fraîcheur parcourt mes jambes.

« Ne te donne pas cette peine, mon petit, je connais le chemin. »

Elle se lève et ses lèvres tressaillent.

« Au revoir, mon chéri. À demain. »

Je n'ose pas lui dire de ne pas revenir. J'esquisse un sourire. Elle sort de la chambre, je l'entends traverser le salon, enfile son manteau. Puis la porte se referme. Par la fenêtre, elle s'éloigne, le pas frénétique. Je n'ai même pas pensé à la remercier. La voiture quitte le chemin, la maison redevient calme.

Dans ma gorge, la boule se dégonfle peu à peu. Je regarde le plateau posé à côté de moi et saisis la fourchette toujours garnie de hachis. Je la porte à ma bouche. Il est froid. Le hachis froid, ce n'est pas terrible, mais je finis tout de même ma bouchée. Rien à faire. Je ne retrouve décidément pas le petit goût sucré du parmentier de mon enfance.

moins une

« Ça va, vieux ? Tu te remets ?

- Je ne sais pas ce qui m'a pris. »

Yves pressait ses mains l'une contre l'autre dans un mouvement réflexe.

« Tu sais, longtemps j'ai méprisé ceux qui se défaussent avec des excuses comme 'J'étais pas moi-même'. Je les trouvais faibles, tu vois, à pas assumer leurs conneries, quoi. On est soi, un point c'est tout, non ? »

Raphaël ne chercha pas à répondre. Les trois bières qu'il avait bues le ventre vide commençaient à lui tourner la tête. Trop d'alcool, justement, ça lui faisait cette impression de n'être pas lui-même, de ne maîtriser ni son corps ni vraiment son esprit. Mais il se tut, trop fatigué pour entamer l'une des joutes verbales dont Yves avait le secret.

« Eh bien maintenant, je me retrouve de l'autre côté, tu vois. Du côté des loosers qui utilisent l'excuse bidon, et qui y croient, en plus de ça. Quand j'ai traversé la lande en courant dans tous les sens, que je suis venu m'asseoir au bord du vide, je te jure, quand j'avais les pieds qui pendaient et que je me disais 'Je vais sauter, je vais le faire, putain, je vais le faire !', eh bien c'était comme si c'était pas moi, là, prêt à se jeter de cinquante mètres de haut.

- Plutôt cent mètres...
- La vache. Quand je pense que si y avait eu une bourrasque à ce moment-là tu me voyais pas ce soir... Ça me fout les poils. »

Il vida sa canette en repensant à la veille. L'engueulade pour des broutilles, comme d'habitude, avec Agnès, ce coup de tête idiot pour la provoquer, et elle qui était venue le chercher par la peau du cou, in extremis, qui l'avait tiré en arrière comme on sort un chat d'une baignoire où il a atterri sans le vouloir.

« On part vraiment en vrille quand on est ensemble », lui avait-elle dit ensuite en lui mettant la baffe la plus sonore de sa vie. Puis elle l'avait quitté, pour de bon cette fois-ci.

« Mon Dieu que l'amour rend con, parfois. » dit Yves dans un soupir.

Raphaël s'était endormi sur le canapé.

« Elle va me manquer. »

sous la surface

Elle pose. Sous les regards, sous les lumières. Les flashes crépitent, son cœur palpite. Admirée, adulée, elle se sent chose. Elle défile, tient la pause, mais à l'arrière de ses paupières, sa vie file, vite, vite et morose. En un instant, son monde explose. Elle voudrait dépasser ses frontières, avoir des ambitions moins éphémères. Mais déjà dans ses cheveux, les roses s'assèchent, se décomposent.

fenêtre ouverte sur un déclin

Depuis le temps qu'elle les épie, ils auraient dû l'apercevoir. Ils auraient dû sentir sur eux ce regard appuyé qu'elle leur jette, un regard presque furieux, jaloux. Mais ils sont trop appliqués à scruter le fond de leurs pupilles respectives. Rien n'existe plus autour d'eux.

Si au moins elle ouvrait la fenêtre, si elle trouvait le courage de faire crisser cette crémonne et de se pencher un peu, les choses seraient différentes. Elle retrouverait une place dans ce petit jeu à trois ridicule. Pas sa place, mais une place. Ça ne serait déjà pas si mal. Mais c'est trop dur. Même le prétexte d'avoir à arroser ses jardinières est impuissant à lui faire poser la main sur la poignée de cette foutue fenêtre. Elle tire le rideau. Il est là, juste en bas, avec l'autre, il la nargue et elle sent comme un sanglot se balader à l'arrière de sa glotte.

À l'intérieur de l'appartement, tout lui rappelle leur histoire. Il a touché chaque objet, remplacé maintes fois ce tableau qui s'obstine à ne pas tenir droit. Il l'a suppliée ici, tandis qu'elle criait, debout sur la table basse, il l'a prise dans ses bras alors qu'elle était si désespérée, il l'a prise avec désir sur le canapé, à même le sol, contre les murs, tant de fois depuis toutes ses années. Il l'a prise en photo à contre-jour devant cette fenêtre, ils ont commenté ensemble les allées et venues des passants sur ce bout de trottoir, un café dans une main et une cigarette dans l'autre. Elle a balancé sa veste par cette fenêtre, un soir de grande colère, parce qu'il l'avait poussée à bout. Et avec, ses papiers dans la poche extérieure. Elle était descendue les ramasser sur les pavés.

Les bonheurs ont été aussi hauts que les malheurs ont été bas. On ne se refait pas, pense-t-elle. Ces cœurs comme une éponge sont tellement malléables... Mettez-les au calme et ils seront sereins. Mettez-les ensemble et ils s'embarqueront vers les plus hauts sommets comme vers les plus bas fonds.

La tentation de se faire mal reste forte. Elle écarte à nouveau le rideau, juste assez pour passer un œil, elle les regarde. Leurs corps si proches, son corps à lui qu'elle pourrait dessiner les yeux bandés. Chaque rondeur masculine comme une affirmation de sa présence, chaque creux comme une invitation à y poser la main. Elle les regarde et elle

le voit, juste à ce moment-là, alors que ses lèvres sont collées à celles de l'autre, que ses mains ensèrent les os de sa mâchoire, elle le voit ouvrir une paupière et lancer un regard dans sa direction. Un regard qui s'assure qu'elle a vu, qui se moque, qui se soucie tout à la fois, qui crache contre sa vitre du regret, une demande de pardon, et une provocation.

La vie lui serait fade désormais comme le gris de ce ciel. Retirez le yin au yang et plus rien ne se passe. Une vie à côté de soi-même, lourde du fardeau de n'avoir pas su transformer cette chance en autre chose qu'un conflit armé. Armé des mots qui touchent là où ça fait mal et des trahisons qui rabaissent. Jamais plus elle ne ressentirait cette évidence d'avoir trouvé celui qui était né pour elle, celui dont les fêlures rencontraient les siennes avec tant de justesse. Des éclairs de clarté qui s'étaient faits de plus en plus épars, de plus en plus forts aussi. Comme pour trouver un écho aux éclairs de noirceur.

Dans cette confusion des sens, ce magma bouillonnant qui se calfeutre derrière une fenêtre, elle se demande s'il se peut que ça s'arrête ainsi. Elle est lasse. Qu'il joue, s'il en a envie. De toute façon, la partie est finie. Elle se détourne, fait quelques pas, se laisse tomber dans le canapé et sombrer.

Elle dort longtemps et rêve agitée, il est partout, avec ses caresses qui effacent les injures, avec les délices de l'ignorance et de l'espoir qu'il offre comme un baiser sucré un jour de fête foraine, avec cette voix qui n'a nul besoin d'insister pour lui faire oublier ses tristesses, au profit des ballons et des sourires. Mais il y a aussi les faux-semblants et la souffrance qu'ils charrient, il y a les cris pour se faire entendre, les coups pour se faire sentir. Elle se débat, elle se réveille.

Dehors, la nuit est tombée. Elle se lève et allume une lampe à la lumière blafarde. Plus de deux heures ont passé et les amoureux ont déserté la rue. L'autre, cette autre qu'elle connaît si bien, qu'elle a connue bien avant lui, c'est le coup du destin. Leurs signes de la main en sortant du lycée. Leurs vacances à la mer et leurs corps nus dans le bain de minuit, invisibles mais nus, devenus corps de femmes. Son corps à elle qu'il caresse maintenant comme il a caressé le sien. Est-ce qu'il lui fait les mêmes caresses, celles qu'il lui faisait hier encore ? Sans doute sont-elles plus légères, les caresses légères des débuts de l'amour, avant que ne s'installe l'habitude des gestes qui les rend distraits et

lourds, quand les mains sont là tandis que la tête est ailleurs. Elle est seule, et pas tellement. Combien de femmes quittées pour celle qui est là, juste à côté, tellement plus attirante parce qu'inaccessible ? Celle que l'on ne voit que pimpante et maquillée, le cheveu souple et le regard rieur, le mot toujours flatteur. Celle qui peut cacher les doutes et les pleurs qui font peur et qui lassent, qui garde pour elle les piques déplacées. Celle que l'on fantasme en silence parce qu'elle reste mystérieuse, elle, jusqu'au jour où le désir n'en peut plus, et où les principes se cassent comme le verre de cristal qu'on serrait de ses mains, surpris que ça arrive alors qu'on l'aura tant cherché.

La lune est pleine. Elle ouvre la fenêtre. Elle voudrait crier mais la banalité de son histoire a transformé sa colère en dépit. Il n'y a pas de nuage. Il n'y en aura pas de toute cette nuit-là. L'air est froid contre ses joues, froid sur ses mains qui s'appuient à la rambarde, contre ses jambes qu'elle soulève, contre la plante de ses pieds qui se posent sur les ferrures métalliques. Elle respire, se penche. Elle tombe.

faususement fragile

Elle n'est pas si belle, mais son assurance fait chavirer les cœurs. Ses hauts talons lui prêtent une allure faususement fragile. Secourez-moi, crient ses chevilles tendues aux hommes de la rue. Mais elle avance à pas fermes. Aussitôt apparue, elle s'évanouit dans l'air poussiéreux de la ville. Du gris sur les paupières, du noir sur les cils, du métal aux poignets. Elle traverse, les routes, les ponts, les voies. Elle avance, toujours devance sur l'asphalte l'ombre sombre de sa jupe. Elle court les rues.

comme un bleu

Son œil morne se pose sur le fauteuil éventré, sur le sol crasseux de sa cuisine, sur les cendres qui débordent du poêle. Voilà des semaines qu'il se laisse aller, tout chez lui est recouvert d'une couche de poussière cireuse, il y aurait eu un squat là-dedans que ça n'aurait pas été plus crade.

Le rideau à grosses fleurs qu'Adeline disait aimer lui semble bien terne. Adeline. Adeline n'était pas si gentille, au fond. Adeline l'a eu comme un bleu.

Il s'avance, évite machinalement les morceaux tranchants qui jonchent encore le sol, un verre qu'elle a dû laisser tomber dans sa hâte. Depuis tout ce temps, il ne l'a jamais ramassé, comme si cela lui demandait moins d'efforts de tourner autour pour l'éviter. C'est devenu presque un réflexe, même dans le noir il sait comment traverser la pièce sans se couper le pied.

Il attrape le rideau à pleines mains et tire dessus de toutes ses forces. La tringle vient avec, le rideau et la tringle, et les anneaux et les précieux crochets qui maintenaient le tissu aux anneaux, tout s'effondre devant lui en un bruit mat, tandis que monte dans l'air un jaillissement de poussière. Ses yeux brûlent, pas de douleur mais de rage. Il hurle, enfin. Il s'est fait avoir, par une femme qu'il a cru sienne et qui lui a toujours échappé. Des jours qu'il ressasse ce que lui diront son père, sa sœur, ses amis et même les femmes de ses amis, quand il aura osé leur dire.

« Moi je l'aurais vu venir, c'était é-vi-dent » ; « T'as toujours été trop naïf, Jo » ; « Elle n'était pas nette, Adeline, tout de suite je l'ai su ».

Pas un pour être un peu compréhensif. Pas un pour rappeler que cœur amoureux n'a point d'oreille. Mais ce sont des menteurs, ils n'ont rien vu venir, eux non plus.

Il s'affale dans le fauteuil qui s'enfonce de vingt centimètres de plus qu'*avant*. Avant qu'il ne l'ait rencontrée. Avant qu'elle ne l'ait dépouillé.

« Tu sais, j'ai un secret, mais à toi je peux le dire, lui avait-il murmuré un soir à l'oreille, après l'amour, à toi je peux le dire, je ne laisse pas mon argent à la banque, je ne fais pas confiance aux banquiers, ce sont des voleurs. Mon argent je le cache dans le coussin de mon fauteuil, au chaud sous mes fesses... » Il ne l'avait jamais dit à personne. À personne sauf à elle, Adeline.

Mais ce qui le taraude le plus, ce n'est pas de s'être fait voler, c'est de ne pas savoir si elle avait suivi un plan depuis le début, ou si elle l'avait tout de même aimé un peu, un tout petit peu. Ses pommettes rebondies qui rosissaient à chaque tracas, à chaque cadeau mignon, à chaque regret, ne l'auraient-elles pas trahie si elle avait menti ? Pourtant c'était elle qui était venue à sa rencontre, cinq mois plus tôt dans ce bar enfumé et mal famé, c'était elle qui avait insisté pour venir voir chez lui, c'était elle qui, la première, l'avait questionné sur sa vie. Tout était si naturel avec elle et chez elle, de l'ondulation sauvage de ses cheveux à sa théorie de l'amour heureux, qu'à l'évidence, tout cela était trop beau pour être vrai.

Où était-elle maintenant ? Dans la chambre d'hôtel d'une zone industrielle, à compter en culotte, une serviette enroulée sur la tête, ses billets pour la centième fois ? Après d'un autre déjà, heureux amoureux, qui vivrait d'ici quelques mois, peut-être quelques semaines seulement, la même humiliation ?

Jo regarde à ses pieds ses chaussettes salies d'avoir traîné sur ce sol négligé. Il est bien misérable, mais, assis dans son fauteuil dégarni, le rideau, et la tringle, et les anneaux morts à ses pieds, il lui cherche des excuses.

« Elle doit être malheureuse de devoir vivre comme ça ; moi je n'en ai pas tant besoin, de cet argent ; d'une façon ou d'une autre, justice sera rendue, et ce jour-là... ; je suis sûr qu'elle en a eu, des sentiments pour moi, au moins quelques-uns ; et puis au diable ce qu'ils penseront tous ! Tant pis pour eux s'ils n'ont jamais été prêts à tout donner sans rien attendre en retour. Tant pis pour eux s'ils n'ont jamais goûté au délice de se laisser aller à des mains caressantes que l'on voit innocentes... »

Il ne veut pas cesser de faire confiance. Il préfère croire que son heure viendra, son heure de complicité et de sincérité avec une femme.

Il se lève, va tirer un seau de dessous son évier, un balai brosse et une serpillière de son placard, et commence à frotter le sol avec force à l'eau chaude.

Après, il recoudra la housse de son fauteuil.

sur le chemin de l'être

J'aimerais être, juste être. Partout, tout le temps, porter mon toit dans ma poche et vivre le moment. Sur le trottoir bondé, sur le chemin abandonné, j'avance à l'intuition, me heurte à la raison, à l'action, la dispersion. Mais je persiste, résiste, à la tentation. Sur la colline, sur le balcon, je prends de la hauteur. J'emplis mon verre de confiance, et recommence. Je redonne sa chance à ma chance, comme à l'enfant à naître.

avant – pendant – après

Avant

Il y a des jours où elle réalise, et d'autres où elle n'y parvient pas. C'est trop énorme, c'est trop nouveau, trop différent de tout ce qu'elle a pu connaître. Les gens sont contents, parfois pour elle, parfois pour eux-mêmes. Elle est contente et espère que lui l'est aussi, là, au chaud dans cette partie d'elle-même que l'on nomme joliment l'« utérus ». C'est ce qui la surprend le plus avec cette grossesse, ce mélange d'une réalité charmante et d'une réalité crue et un peu répugnante, qui s'incarne dans des mots comme « placenta », « contraction » ou « canalarcarpien ».

Elle s'était jurée de ne pas faire des photos de son ventre grossissant, de ne pas être de celles qui tiennent un journal sur la forme nouvelle de leur nombril ou les premiers pas de leurs marmots. C'est la vie, c'est tout, des millénaires que l'humanité passe par là, que pourrait-elle bien apporter de plus ?

Mais voilà, elle a trop peur d'oublier et tombe, elle aussi, dans le piège. Trop peur d'oublier le plaisir qu'elle a ressenti le matin où elle a constaté que le bas de son ventre s'était légèrement arrondi. La tendre compassion du futur père qui lui ne voyait rien mais soutenait sa fierté. Les contractions qui la réveillent le matin, mais que veut-il me dire ? Rien, c'est normal, répond la gynéco, c'est votre utérus qui vous teste. Ah. Son utérus qui la teste...

Parmi les choses qu'elle ne réalise pas, celle-ci est la plus forte : savoir qu'ils sont deux dans ce même corps, dans deux corps différents, mais dans le même corps un peu quand même. Savoir qu'il est déjà là avec tout ce qui fait qui il est, unique, différent d'elle, de son père, de tous. Savoir qu'il est une personne à part entière, avec ses particularités et, peut-être déjà, sa personnalité.

Tout lui paraît moins urgent, et ses ambitions plus mesurées. Elle aimerait lutter, mais elle ne peut faire autrement que de se raccrocher aux détails. Une cuisine propre et bien rangée, un objet de décoration bien posé. Elle se surprends à y mettre de l'importance, craint de tomber dans l'arnaque avilissante qui cantonne la femme au rôle de ménagère

de moins de cinquante ans. Mais elle ne lutte pas bien longtemps. Elle n'en a pas la force. Elle se convainc qu'on ne l'y prendra pas. Pour elle, ce ne sera qu'un passage.

Quand elle relit les carnets de ses années passées, elle en a le vertige. L'impression confuse qu'il s'est passé, depuis la rencontre avec celui qu'elle aime, une quantité infinie de petits détails qui, s'ils s'étaient déroulés autrement, les auraient emmenés bien loin de là où ils en sont aujourd'hui. Une explication qu'ils ne se seraient pas donné la peine d'avoir, un mot de trop dit à un autre ou à une autre, un doute qui aurait pris le pas sur l'intuition première, et ils n'auraient pas été là, elle et lui et bientôt trois, dans cet enchantement déboussolé. Mille fois ils auraient pu perdre ce sentiment que tout cela était possible.

En un second, elle passe du calme au rire, ou du calme aux larmes, et c'est tellement inhabituel, cette submersion soudaine de l'émotion au beau milieu d'une anesthésie diffuse des sentiments, car à côté de tout ça, de l'enfant à naître, de leur histoire, rien n'a vraiment d'importance. Elle navigue en eaux tranquilles et accoste parfois, quelques minutes seulement, sur une île volcanique d'où jaillissent tantôt des fumées multicolores, tantôt des plantes exotiques luxuriantes, tantôt encore des personnages immenses et effrayants comme seuls les contes savent en narrer. Puis elle quitte l'île aussi vite qu'elle y est arrivée, incapable dans ce temps si bref d'en retirer davantage qu'une sensation fugace si forte qu'elle pense qu'elle restera gravée quelque part dans sa chair. Mais elle ne reste pas.

La veille, ils ont visité les salles de naissance à la maternité, suivant consciencieusement les pas de la sage-femme et buvant ses propos rassurants. Ils ont pensé qu'ils y passeraient quelques heures de leurs vies, tandis qu'elle y vit son quotidien. Leur instant unique se noiera dans la foule de ses instants familiers, elle qui en a vu tant, des mamans en cris et des bébés en pleurs et des papas en larmes. Et les premières photos que l'émotion rend floues. Et les gestes fébriles de ne pas savoir quoi faire. Et la confusion d'un temps qui passe trop vite et trop lentement à la fois. Ses chaussures médicales, rose fuchsia tout de même pour un peu de gaîté, leur disaient qu'ils s'en sortiraient, mais qu'il ne fallait pas croire, ce moment les changerait.

Nue dans sa salle de bain, les lumières du matin révèlent son ventre tendu et son nombril exorbité. Elle porte son enfant sous ses seins, elle porte une vie en plus de la sienne, nonchalante et vive à la fois, aquatique comme l'étaient leurs lointains ancêtres, visqueuse et dévoreuse, lourde et évanescence tout en même temps. Elle observe face au miroir ces bouleversements qu'elle ne contrôle pas. Ses mamelons brunis et élargis. Ses veines bleuies. Son duvet assombri. Elle constate, épanouie dans la surprise, curieuse et inquiète de ce qu'il adviendra demain. Elle navigue, bon an mal an, dans les eaux troubles des sentiments où l'intuition de toute puissance se mêle à la certitude de ne rien pouvoir faire d'autre que d'être là et de soutenir cet enfant par la force de sa chair. Patienter, compter les jours passés et ceux, si peu nombreux, qui restent encore, poser ses mains sur ce corps changé qui en contient un autre, si différent et si proche à la fois, jusqu'à la séparation, cette séparation qui ne sera que le commencement d'un autre attachement.

Pendant

Il est minuit, ils prennent le chemin de la maternité, relisent le papier mal photocopié, oui ils sont bien dans l'un des cas de la liste à puces. Les contractions s'intensifient, dans la voiture elle se sent à l'étroit avec ce ventre qui n'a jamais été aussi gros. La douleur lui semble gérable, elle se rappelle des séances de préparation que chaque contraction est une bonne nouvelle, un pas de plus vers son bébé.

Ils arrivent à minuit et quart, heureux de trouver une place libre juste devant l'entrée. Ils déchargent la voiture et s'avancent vers la porte vitrée « Urgence Accouchements ». Une sage-femme les reçoit. Emmanuelle. Emmanuelle n'est ni jeune, ni vieille, les cheveux ni courts ni longs, forte. Très forte. C'est le genre de chose qui d'ordinaire n'a aucune importance pour elle, mais qui en aura une plus tard dans la nuit.

Bavarde, parlant de tout et de rien, elle lui fait d'abord l'effet d'être très sympathique, habituée à faire penser à autre chose qu'à cette douleur tout à la fois puissante et lancinante qui s'en va comme elle arrive, mais qui revient sans cesse avec une régularité d'horloger. Elle prend sur elle, écoute Emmanuelle parler d'elle, de sa fille. Elle esquisse autant de sourires que possible, mais le cœur n'y est pas. Elle n'ose rien dire de ce qu'elle est en train de vivre là, maintenant. Même là, dans ce qui est peut-être le seul

moment de sa vie où elle peut accepter d'être sur le devant de la scène, accepter que les autres soient à son service et au service de son bébé à naître, c'est elle qui écoute.

Emmanuelle lui dit de s'allonger et installe le monitoring, le cœur du bébé bat bien. Elle examine le col. Les contractions sont si fortes qu'elle est certaine que c'est pour bientôt, qu'Emmanuelle va sortir un « vous avez bien fait de venir » totalement bienvenue. C'est tout le contraire. « Alors, je sens bien le col sous mes doigts... il n'est pas ouvert... il n'est même pas rétréci ! Vous avez le temps, le travail n'a pas commencé. » La pensée qu'ils auraient pu rester à la maison lui traverse l'esprit. Elle regrette, mais c'est fait. Pourtant, il y a toutes ces contractions, elle se demande comment c'est possible qu'en deux heures rien n'est bougé, elle a totalement oublié les schémas enseignés, que le « pré-travail » dure en moyenne 6 à 8 heures pour un premier accouchement, et que le « travail » dure tout autant en moyenne. Elle est incapable d'activer sa mémoire, chaque contraction la ramène systématiquement dans l'instant présent, pas dans la minute mais dans la seconde, elle ne peut faire autrement que de fermer les yeux et d'être happée toute entière par cette douleur qui se cogne à elle et entre en elle de plein fouet, qui la traverse comme les esprits traversent les corps dans les films de science-fiction, et l'oblige à se plier, à se recroqueviller. Et pourtant, lorsqu'Emmanuelle lui demande si elle souhaite la péridurale, quand cela sera possible, elle dit qu'elle aimerait faire sans, espérant encore avoir ce courage-là.

« Vous devriez aller marcher dans les couloirs, ça peut aider à faire descendre le bébé ». Ils s'exécutent, arpentent le rez-de-chaussée de l'aile principale de la maternité. Il fait nuit. Ils sont seuls. Elle a mal. Elle encaisse. Elle ne veut pas se plaindre. La douleur est difficile à décrire, c'est comme un resserrement intérieur extrêmement puissant, qui va crescendo, monte et monte encore alors qu'on se dit que ça ne peut pas faire encore plus mal. Si, ça peut. Ça fige le corps entier, pas seulement le ventre, tout le corps, et elle constate avec colère que seul le relâchement tempère légèrement la douleur. Elle doit se détendre alors que son corps tout entier subit. Relâcher les muscles, respirer, accueillir ce qui se présente, c'est la double peine. Même pas le droit de lutter.

Le silence du lieu la dissuade de crier. Cela lui ferait du bien, pourtant, d'ouvrir une voie de sortie à ce calvaire du corps. Elle pousse les murs pour le canaliser, plaque ses mains à la hauteur des yeux, tend les bras, laisse pendre sa tête. Le mur lui offre son soutien.

Puis elle reprend sa marche. Lui n'a pas bonne mine, demande comment ça va sans douter de la réponse. Elle regarde l'heure, est-ce l'effet de la nuit ou de la douleur, le temps s'écoule si lentement qu'elle sent la tristesse l'envahir. Il faut agir, il faut changer, alors comme si cela accélérerait les choses, ils retournent à l'espace des accouchements.

Emmanuelle réexamine. La progression est lente, alors que les contractions continuent de s'intensifier. Elle suggère le ballon, c'est pire. Elle suggère la douche, c'est insupportable. Subitement, la rage monte, se sécher et se rhabiller demande un effort considérable, le ventre gêne, la peur de glisser s'invite dans la danse, celle de ne pas y arriver, et l'impossibilité d'échouer. Elle a envie de pleurer. Combien de temps ce supplice va-t-il encore durer ? Rien ni personne ne peut donc la soulager ? Elle essaie de se calmer, s'assoit sur le rebord du lit.

Il met de la musique, chante, et enfin il y a quelque chose d'eux deux dans cet environnement qui impose plus qu'il n'accueille, quelque chose de réconfortant. Il s'assoit sur le ballon face à elle. La chanson est à la fois humoristique et mélancolique. Ils la connaissent par cœur, les larmes lui montent aux yeux de voir son amour chanter, et glisser un « je t'aime » entre deux paroles. Lui aussi il a mal, c'est le tumulte à l'intérieur. Ils sont là, tous les deux, à partager cette douleur en écoutant cette musique, et bientôt ils seront trois.

Elle se rallonge, et à nouveau, Emmanuelle examine. À nouveau, ils vivent la déception d'être si loin des dix centimètres qui précèdent la naissance, si loin même des deux centimètres qui sont le sésame de la péridurale. « Sous mes doigts je sens que ça s'écarte, mais pas plus d'un centimètre pour l'instant ». Il est deux heures du matin, peut-être un peu moins, peut-être un peu plus, et elle se dit que retourner marcher serait une bonne chose, faire peser le poids du bébé sur ce col qui n'en finit pas de prendre son temps. Mais c'est un effort qu'elle ne peut pas envisager. Elle a seulement envie de se plier en boule, de faire la morte comme une bête effrayée. Rien de ce qui l'entoure ne représente le moindre espoir de soulagement, alors c'est décidé, dorénavant elle restera sur ce lit, mi-assise mi-allongée, les jambes repliées, tant pis pour les efforts, tant pis, c'est terminé de « tester les positions qui vous font du bien » comme le préconise dans sa tête le souvenir des livres de préparation à l'accouchement montrant, dans une

succession de vignettes, autant de postures improbables, une femme enceinte suspendue au cou de son mari, une femme enceinte penchée sur un ballon, une femme enceinte montant des escaliers... et toujours cet air pudiquement contrarié, atténué encore par la lumière tamisée et l'absence totale d'environnement médicalisé. Elle n'en peut plus d'essayer. Elle n'en veut plus d'accueillir la douleur comme si elle était son amie. Elle la déteste, elle veut juste qu'elle s'en aille. Non, elle n'est pas courageuse.

À 5h20, Emmanuelle revient pour un nouvel examen. Elle est concentrée. Elle hésite, finit par concéder la faveur d'une ouverture à deux centimètres. Elle retire ses gants, fait le tour du lit. « Allez, péridurale ». Il n'est même plus question de demander son avis à la future maman. Bien sûr, elle ne conteste pas. Cela veut dire qu'ils changent de salle pour la salle d'accouchement. Cela veut dire que c'est une petite victoire.

Elle entre seule. Emmanuelle est partie chercher l'anesthésiste. Lui ne peut pas venir. Elle reste seule avec ses contractions, et le frêle espoir d'approcher de la fin de cette souffrance. Elle espère que ça arrivera vite, mais entre cet espoir et la pose, il se passera 1h40. Le temps de répondre « oui oui » au « alors on part pour une péridurale ? » enjoué de l'anesthésiste, comme s'il s'agissait de choisir la couleur de sa nouvelle voiture ; le temps de s'asseoir face à Emmanuelle et dos au champ opératoire ; le temps de stériliser la moitié arrière de son corps, et tout le reste ; le temps de lui expliquer qu'on va piquer entre les vertèbres, qu'il faut se courber, et surtout ne pas bouger, et surtout ne pas lutter ; le temps de ne pas y arriver, d'arrêter de piquer, d'essayer autrement, de l'empêcher de trembler en écrasant ses épaules des bras obèses et odorants d'Emmanuelle, « il faut arrêter de bouger, maintenant, ça peut être dangereux ! » ; le temps de se dire qu'elle la déteste de lui infliger ça, d'avoir tout en même temps pour elle une gratitude sans borne, de remercier intérieurement le poids de ses bras et la force de ce geste auquel elle ne peut se soustraire ; le temps d'expirer et de se courber, enfin ; le temps de se demander s'il peut au monde exister pire torture que celle-ci, pire torture que cette sensation de transpercement atroce qui, en plus, a la cruauté d'être choisi ; le temps de se dire que vouloir mourir n'est pas une option, qu'il y a ce bébé qui est là et qui doit sortir ; le temps de se dire que non, vraiment, dans ces circonstances on ne peut pas penser à ça sur le ton de l'humour ; le temps de crier intérieurement qu'elle ne veut qu'une chose, une seule, que ça se termine, qu'enfin on en finisse ; le temps de se dire que ça ne sert à rien. 1h40 pour ce qui est loin d'être la dernière ligne

droite. 1h40 pour un simple point de jonction entre deux phases de cet accouchement qui lui paraît déjà interminable. 1h40 à raison d'une contraction toutes les deux minutes, cela fait cinquante contractions. Cinquante contractions qui s'ajoutent aux presque deux cents précédentes. Dans sa tête, elle en appelle déjà à la pitié de ceux qui demanderont plus tard : « mais tu n'as pas eu la péridurale ? » comme si cela était facile, rapide et indolore. Les cinquante contractions les plus douloureuses de sa vie et la péridurale était enfin posée.

Il a pu entrer dans la salle, il s'est assis à sa gauche, dans un fauteuil au dossier droit et raide. On a installé un cathéter dans son bras gauche, des antibiotiques « au cas où », un cathéter « au cas où ». Ils ne veulent pas savoir au cas où quoi. Ils ne veulent pas envisager d'avoir à visiter le bloc opératoire, ils ne veulent rien savoir de la configuration du service de néonatalogie. Ok pour le cathéter, c'est tout. Et autour du bras droit, un tensiomètre. Et autour du ventre, à nouveau, le boîtier du monitoring. En continu tape dans l'air le bruit du cœur du bébé, un bruit liquide, un bruit intersidéral. Ils demandent à baisser un peu le volume, le futur papa n'est pas très à l'aise, et elle n'aimerait pas qu'il lui claque entre les doigts pour ça.

Le jour finit par arriver, et il y a à ce moment-là comme une pause, le temps de reprendre leurs esprits, d'évaluer leur état et l'état de leur nouvelle situation. La pièce est large, le lit fait face à une fenêtre. Aux murs, des illustrations d'animaux apportent quelques touches de couleurs. C'est l'heure du changement de service, Emmanuelle vient dire au revoir. Elle est remplacée par une sage-femme blonde qui ne dit pas son nom. Elle est plus âgée, plus sèche, plus rapide. Toutes les deux heures, elle vient faire un tour, jette un œil au bandeau de papier craché en continu par le moniteur. Toutes les deux heures, elle dit qu'elle revient dans deux heures. Toutes les deux heures, ils se demandent pour combien de fois encore.

Elle a toujours mal. Heureusement, beaucoup moins qu'avant. L'effet de la péridurale est asymétrique. Elle sent les contractions sur tout son côté gauche, alors que son côté droit est endolori, comme posé à même le sol depuis des heures. Elle s'évertue à ajouter du produit anesthésiant au dosage initial, mais ça n'arrange rien. En milieu de matinée, épuisée par cette nuit d'émotions, de douleurs et de rebondissements, elle s'assoupit une demi-heure malgré le tensiomètre qui lui broie le bras.

La douleur la tire de sa torpeur. Le produit anesthésiant s'épuise peu à peu, ils s'essaient à de savants calculs. À raison d'une dilatation d'un centimètre par heure, ils ne devraient plus être très loin. Mais « il va falloir être encore un peu patients, précise la sage-femme de toute sa froideur. Le col est bien ouvert, mais maintenant il faut que le bébé descende ». Ils attendent, encore, et quand il n'y a plus de produit, progressivement la douleur s'intensifie. Elle ne conçoit pas de revivre les contractions comme au début. Elle appelle. On l'examine. Il est 13h. Rajouter du produit, ça ne sera pas la peine, c'est pour bientôt maintenant, le temps de préparer et on y va. Le stress monte. Ils n'ont jamais été aussi près de leur but.

À 14h la sage-femme reparait, entourée de trois autres et de charriots chargés de tout un tas d'objets. Ils sont fébriles. « Alors ! » On la relève légèrement, elle sent une nausée violente, intense, monter jusqu'à sa gorge, elle a peur de vomir, respire profondément pour essayer de se contrôler, la nausée passe. On installe ses pieds dans les étriers. Il sonne dans l'air des bruits métalliques, elle s'étonne qu'il y ait autant de monde. La jeune qui se tient au fond de la pièce explique qu'elle est en stage et demande si « ça vous ennuie que j'assiste à votre accouchement ». Le futur papa est déplacé à droite du lit, il faut dégager à gauche pour retirer la perfusion. C'est la main toute gonflée et rougie par la prise de tension qu'il tient maintenant dans la sienne. Tant pis pour ça. « Allez, maintenant, il faut y aller ». Ils comprennent que désormais, ça va aller vite. En effet. Vingt minutes. Quatre poussées. Ponctuées d'encouragements. « C'est bien ce que vous faites ». D'ordres quasi-militaires. « Soufflez ». D'une proposition surprenante. « Il a des cheveux, vous voulez les toucher ? » Elle accepte, elle est heureuse qu'il ait des cheveux, elle aime les bébés avec des cheveux. Elle passe sa main entre ses jambes et caresse du bout des doigts le crâne visqueux, et effectivement chevelu, du petit être à naître. Des sommations. « Allez, maintenant il faut que ça soit la dernière ». Elle est d'accord, pousse avec tout ce qui lui reste d'énergie, les mains accrochées à ses cuisses comme si elle allait les arracher.

Il est 14h28, et voilà que surgit du bout du lit cet être humain modèle réduit, rougi, tremblant, la tête en ogive et les yeux bridés. Immédiatement elle se demande si elle va aimer ses pleurs, du moins les supporter. Il pleure, c'est beau, elle pleure, il est trop

beau. Elle le regarde et regarde son homme. Elle tremble. Tout cela pour cette minute-là, cette minute qui vaut tout l'or du monde et que rien ni personne ne pourra effacer.

Après

Elle se tient debout, de dos, elle porte les cheveux courts et son regard au loin. Ses vêtements sont amples, et ses bottes de cuir avachies par les marches et la neige. Son cou est nu, il ne fait plus si froid maintenant. L'hiver est derrière elle, l'herbe verdit à nouveau et bientôt, les fleurs rases, violettes et rose du printemps, rejailliront de terre. C'est le moment de l'année qu'elle préfère, ce moment d'inconstance, si bref et si intense que chaque année on l'oublie sans l'oublier.

Elle n'est pas seule. Elle n'est plus jamais seule. Elle a cette excroissance sur son dos. Pas au centre mais à droite, une excroissance presque verticale qui donne l'impression de tomber. Mais l'enfant ne tombe pas. Sa tête est maintenue par le haut de la veste, on le devine blotti dans un tissu épais qui s'enroule tout autour d'elle. Elle le porte. Le matin, le soir, la nuit même, elle le porte. Elle lui donne sa chaleur, son lait et tout le réconfort qu'elle peut avoir en elle. Elle le porte si souvent, et si proche d'elle, parce qu'il en a besoin, et parce qu'il est spécial. Ce n'est pas qu'il soit fragile, la nature au contraire l'a doté d'un sérieux appétit et d'une belle ossature. Mais celui-là est sorti d'elle. Elle ne le porte pas pour sa sœur, sa cousine ou l'une de ses amies. Elle le porte parce que leurs chairs sont la même chair, leurs peaux sont la même peau.

Ils ont traversé la même épreuve pour se rencontrer. Pour l'un comme pour l'autre, il y a eu un avant et un après. Ils étaient tendres, modelables comme une terre argileuse. Cette naissance les a façonnés, assouplis par endroit, endurcis par d'autres. Et même si cela n'a de sens que pour eux, rien ne sera plus jamais comme avant.

Elle se souvient des premières heures, des premiers jours, des points de suture douloureux, du corps qui saigne et du cœur qui s'apaise. Elle se souvient de la photo de lui en noir et blanc, de ses traits sereins, de ses premiers mouvements et de chacun de ses sons comme une langue étrangère qu'il lui faut apprendre. De la première couche qu'on ne sait pas bien mettre, il y a le bout de cordon, juste là, encore attaché au nombril, dont on ne sait pas quoi faire. Et des nuits sans sommeil.

Il grandit vite. Elle tient son dos droit pour ne pas le blesser. Un jour elle ne pourra plus le porter. Elle songe à ce qui se passera ce jour-là. Elle ne croit pas qu'elle sera triste parce qu'elle croit que la nature est bien faite. Ce jour-là elle sentira que c'est le moment, comme les fleurs rases violettes et rose sentent que c'est le moment de sortir de la terre.